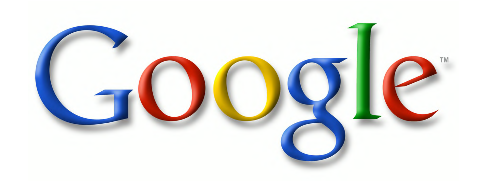
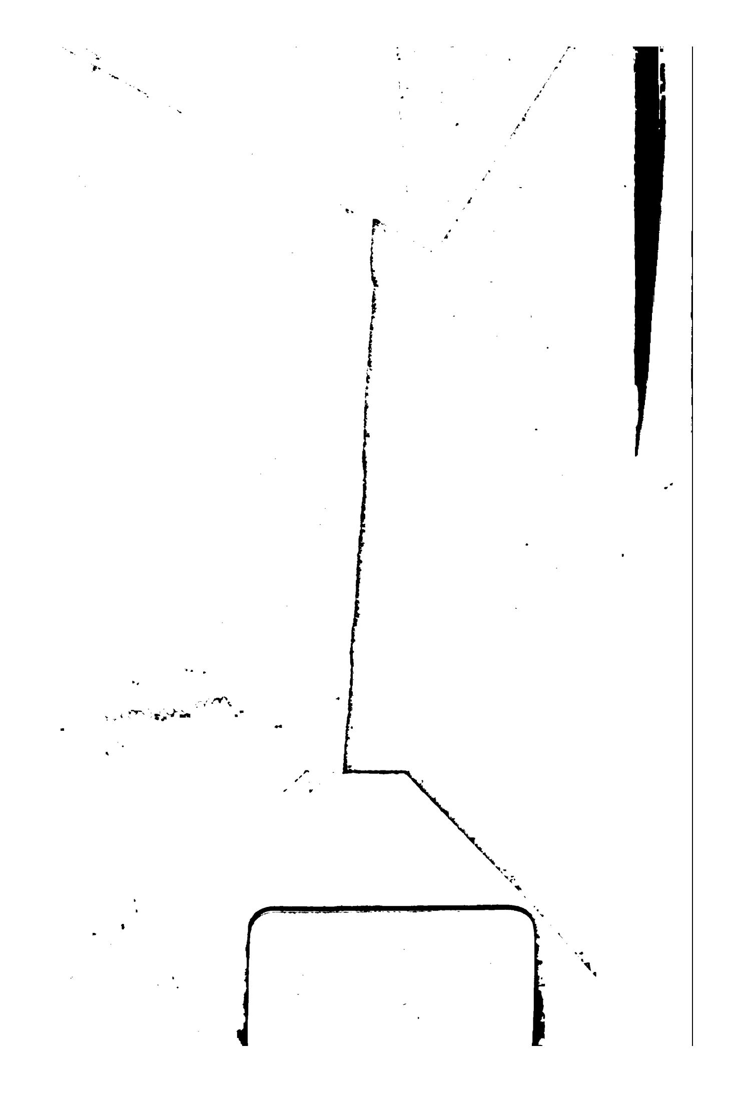
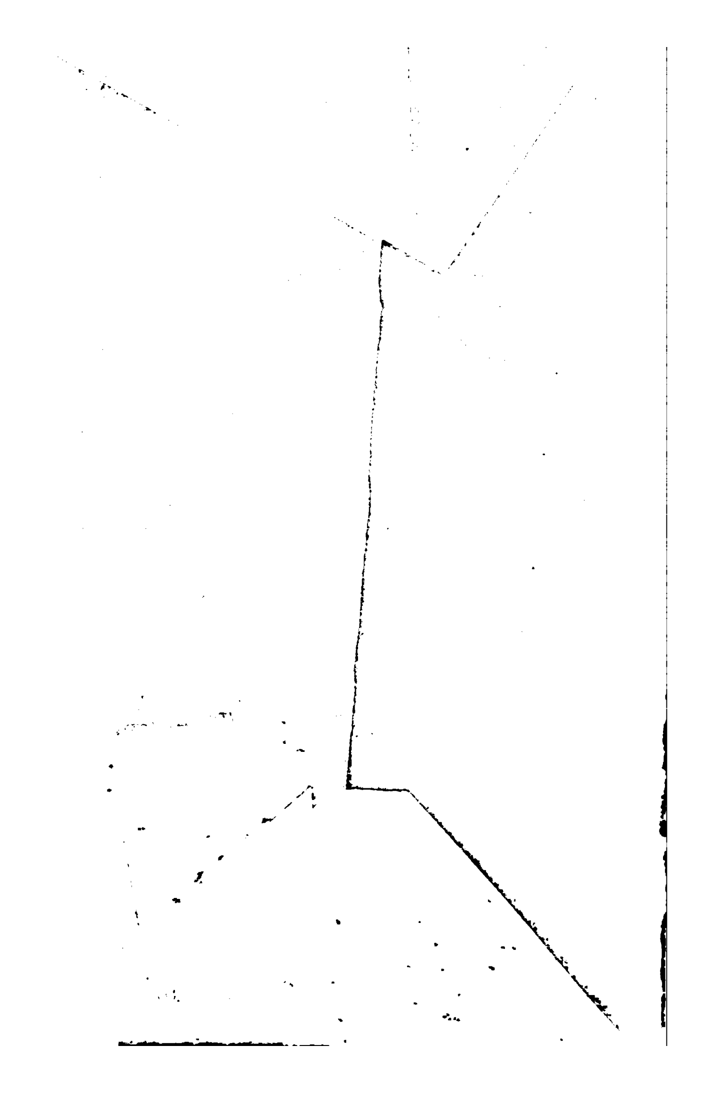






HISTORIQUE ABRÉGÉ

DU

30e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

HISTORIQUE ABRÉGÉ



DU

30E RÉGIMENT

D'INFANTERIE



PARIS
11, Place Saint-André-des-Arts

LIMOGES
46, Nouvelle route d'Aixe, 46

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur militaire

—

1887

ORIGINES DU 30e.

Le 30e régiment d'infanterie peut faire remonter son origine aux premières années du règne de Louis XIII, dans les conditions de filiation suivantes :

1617. Pendant la lutte du roi contre la Ligue des grands seigneurs, un gentilhomme, M. de La Rainville, fut autorisé à lever un régiment pour concourir au siège de Soissons, en 1617.

Ce régiment, jusqu'en 1669, ne porte d'autre nom que celui du mestre de camp qui en était le colonel titulaire et s'appelle successivement : Rainville, Ménillet, Bourdonné, Chemerault, Reymont, d'Estrades, Saint-Lieu et Lignières.

1669. Louis XIV incorpore le régiment de Lignières dans celui du Dauphin et fait prendre à ce dernier corps, de création récente, le rang d'ancienneté que possédait Lignières.

1775. Le régiment du Dauphin est dédoublé ; deux de ses bataillons forment un nouveau régiment qui prend le nom de régiment du Perche.

1791. Conformément à l'ordonnance du 1er janvier 1791, le régiment du Perche perd son nom et prend le titre de 30e régiment d'infanterie qu'il conserve jusqu'en 1795.

1795. Au milieu de l'année 1795, les régiments sont remplacés par des demi-brigades de bataille. Aucune ne porta le n° 30.

1796. A la réorganisation de l'armée, en l'an IV, les éléments qui composaient les demi-brigades de bataille sont amalgamés entre eux et forment de nouveaux corps qui prennent le nom de demi-brigades ; la 72e demi-brigade de bataille devint, par voie de tirage au sort, la 30e demi-brigade de ligne.

1803. L'arrêté du 1er vendémiaire an XII (24 septembre 1803), ayant supprimé la dénomination de demi-brigade, le corps reprend le titre de 30e régiment d'infanterie de ligne.

1815. Au licenciement de l'armée qui suivit la chute de l'empire, le fond du 30e de ligne contribue à former la légion de la Charente.

1820. Par ordonnance royale du 23 octobre, la légion de l'Oise devient le 30e régiment de ligne actuel.

RÉGIMENT, PREMIÈRE ORIGINE DU 30e

(1617-1669)

Enumérer toutes les actions de guerre auxquelles prit part le régiment créé par M. DE LA RAINVILLE, pendant cette période de 1617 à 1669, dépasserait les bornes de ce petit abrégé, car nous le voyons figurer soit à l'attaque, soit à la défense de 47 villes ou châteaux, assister à 6 combats, à une bataille rangée et à deux expéditions en mer ; aussi, nous bornerons-nous à ne mentionner ici que les principales.

1617. Siège de Soissons.

1622. Combat de Saint-Gilles. Premier blocus de la Rochelle.

1638. Siège de Saint-Omer, où le mestre de

camp (colonel) DE BOURDONNÉ et le lieutenant-colonel DE GOULAINE sont grièvement blessés.

1642. Défense d'Aire ; le régiment soutient avec une grande bravoure 24 jours de tranchée ouverte.

1643. Bataille de Rocroi, gagnée par le duc d'Enghien sur les Espagnols.

1647. Combat de Civitale ; le mestre de camp, chevalier de la ROCHE-CHÉMERAULT, y est blessé.

1667. Siège de Berghes ; le mestre de camp, marquis DE SAINT-LIEU, y est tué.

1669. Expédition et siège de Candie. Dans la grande sortie du 25 juin, le mestre de camp, marquis DE LIGNIÈRES, est tué, le lieutenant-colonel a un bras emporté et le régiment est presque entièrement détruit.

RÉGIMENT DU DAUPHIN

(1669-1775)

C'est au retour de l'expédition de Candie, que Louis XIV incorpora ce qui restait du régiment de Lignières dans le régiment du Dauphin. Le régiment du fils aîné du roi, composé avec un soin jaloux, était l'un des plus brillants de l'arme de l'infanterie ; il prit une part active à toutes les guerres du règne de Louis XIV et de Louis XV et sut, en toutes circonstances, justifier la belle devise que le roi avait fait inscrire sur ses drapeaux :

Res præstant, non verba, fidem.

De 1669 à 1775, le régiment du Dauphin compte dans son histoire 14 batailles rangées, 61 sièges ou défenses de villes, sans compter

une foule de combats. Voici les traits principaux de ses glorieuses annales :

1670. Le régiment du Dauphin fait les campagnes de Lorraine, sous de Créqui.

1672. Dauphin fait partie de l'armée de Hollande. Il débute par la prise de vive force de la petite place d'Orsoy.

1672-73. Après avoir contribué à la prise de diverses autres places, il prend part à cette belle campagne d'hiver, dans laquelle Turenne rejette l'ennemi sur le Weser et l'Elbe. Le régiment du Dauphin se trouve ensuite sous Maëstricht, assiégée par Vauban. Il emporte de vive force l'ouvrage à cornes. Obligé de l'évacuer par suite de l'explosion d'une mine et le retour offensif de l'ennemi, il le reprend jusqu'à six fois. Enfin, manquant de munitions, il est obligé d'abandonner le terrain, qu'il laisse couvert du sang de 37 de ses officiers, et de 234 sergents et soldats. L'ennemi capitule quelques jours après.

1674. Siège de Besançon. Le lieutenant-colonel DE BÉRINGHEN a la tête emportée par un boulet de fauconneau.

1676. Prise d'Aire. Dauphin, chargé de l'attaque d'un ouvrage avancé, franchit le fossé à la nage et s'empare de l'ouvrage avec un entrain admirable. La place capitule le lendemain.

1677. Au siège de Cambrai, Dauphin fait partie des colonnes d'assaut qui enlèvent la brèche, et y laisse une centaine de ses plus vaillants soldats.

1678. Au siège de Gand, il enlève de vive force deux demi-lunes. Il contribue puissamment au gain de la bataille de Saint-Denis, près Mons, et 33 officiers y sont tués ou blessés.

1689. Dauphin se couvre de gloire dans la défense de Mayence, sous les ordres du lieutenant-colonel d'Huxelles.

1691-92. Les sièges de Mons et de Namur fournissent à Dauphin de nouvelles occasions de se distinguer. Le 4 août 1792, Dauphin était à la bataille de Steinkerque, gagnée par Luxembourg. Il y eut 44 officiers et 422 hommes de troupe tués ou blessés.

1703. Il est cité pour sa vigueur dans les opérations de la Forêt-Noire, et se trouve à la bataille de Hochstedt, gagnée par Villars.

1706. Bataille de Turin, perdue contre le prince Eugène. Dauphin est sacrifié pour couvrir la retraite de l'armée. Il y est presque entièrement détruit.

1713. Siège de Landau, où se distingue le lieutenant du Cimetière.

1734. Batailles de Parme et de Guastalla, perdues par les Autrichiens. A la première, Dauphin a 35 officiers et plus de 200 hommes tués ou blessés ; à la deuxième, son colonel, de Chaste, est tué ; il a 54 officiers et plus de 800 hommes tués ou blessés.

1745. Bataille de Fontenoy, gagnée par le maréchal de Saxe, sur les Anglais et les Hollandais coalisés.

1746. Siège de Bruxelles, où s'illustre le sergent La Violette.

1747. Siège de Berg-op-Zoom. Dauphin est chargé de l'attaque de la demi-lune. Il y met tant de vigueur que l'ouvrage est emporté en une demi-heure. Ce siège lui coûta 885 hommes ; 8 capitaines y furent tués.

1757. Campagne de Hanovre.

1759. Victoire de Bergen.

1761. Les régiments du Roi et du Dauphin, qui font brigade ensemble, ont les honneurs des malheureuses affaires de Villingshausen. Ils luttent toute la journée contre un corps anglais tout entier. Dauphin y laisse presque tous ses grenadiers et ses chasseurs.

RÉGIMENT DU PERCHE

(1775-1791)

L'existence du régiment du Perche fut courte, mais non sans gloire. De 1779 à 1781, il prend part à la campagne de mer dans l'escadre du comte de Guichin et assiste au combat naval livré, le 13 octobre 1781, vis-à-vis la Guadeloupe; de 1781 à 1783, il est à bord de l'escadre commandée par le comte D'Estaing et prend part à la guerre de l'Indépendance américaine.

30e RÉGIMENT DE LIGNE

(1791-1795)

1792. Le régiment du Perche, devenu le 30e régiment d'infanterie de ligne, fait partie de l'armée du Nord.

Il fait la campagne de l'Argonne sous Dumouriez et assiste à la bataille de Valmy, à la suite de laquelle les Prussiens sont rejetés hors de notre territoire.

1793. Il est passé à l'armée de la Moselle et se trouve à la bataille de Pirmasens.

1794. Son 2e bataillon est envoyé à la Martinique.

1795. Le 30e est employé au blocus de Luxembourg.

30e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE

(1796-1803)

Campagnes de 1796 et 1797.

Combat de Neuwied.

La 30e demi-brigade, à l'armée de Sambre-et-Meuse, fait partie de la division Bonnard, brigade Friant. Elle est commandée par le chef de brigade d'Arnaud. Elle s'illustre au pont de Neuwied dont elle couvre le passage, comme dernière arrière-garde de l'armée obligée de repasser le Rhin. Sa belle conduite en cette circonstance fut signalée par le général en chef Jourdan, et lui valut les félicitations des membres du Directoire.

La même année, elle est employée au blocus de Mayence et se distingue dans le combat de nuit du 3 fructidor (20 août).

En janvier, la 30e demi-brigade est envoyée à l'armée d'Italie; elle est placée dans la division Bernadotte et forme, avec la 88e, la brigade Friant.

Passage du Tagliamento.

Elle se trouve à la bataille du Tagliamento, gagnée par Bonaparte (16 mars) sur les Autrichiens.

Prise de Gradisca.

Trois jours après, engagée en première ligne devant Gradisca, elle a 1 capitaine tué, 4 officiers blessés et une soixantaine de soldats tués ou blessés, dans le combat qui amène la reddition de cette place.

Marche victorieuse sur Vienne, par Gorizia, Leyback, Neumarkt, et Saint-Michel, arrêtée à 25 lieues de cette capitale par les propositions des Autrichiens battus partout. Ces propositions aboutissent au glorieux traité de Campo-Formio (17 octobre 1797). La 30e demi-brigade revient occuper Trieste.

Campagnes de 1798 et 1799.

Occupation de Rome.

En janvier 1798, la 30e demi-brigade, toujours commandée par le chef de brigade D'ARNAUD, fait partie de troupes envoyées à Rome, sous le commandement en chef du général Championnet. La république romaine est proclamée.

Les Autrichiens, alliés aux Napolitains, reprennent les armes, sous le commandement en chef du général Mack. Ils comptent sur les secours des Russes. Championnet évacue Rome pour n'y être pas bloqué ; il laisse deux bataillons, dont un de la 30e demi-brigade, au fort Saint-Ange et prend position à Civita-Castellana. Les deux autres bataillons de la 30e sont placés dans la division Macdonald.

Combat de Magliano.

Le 30 novembre, une avant-garde de 6,000 Napolitains est mise en dércute à Magliano par un détachement de 500 hommes dont 300 appartenaient à la 30e demi-brigade.

Combat de Civita-Castellana.

Le 5 décembre, toute l'armée napolitaine, formée en 5 colonnes, se jette sur le camp de Civita-Castellana. La brigade dont fait partie la 30e culbute l'une de ces colonnes et lui prend 8 pièces. Un détachement, commandé par le lieutenant DATHAY, est cité comme ayant fait prisonniers : un colonel, un capitaine et bon nombre de soldats.

Combat d'Otricoli.

Le 6 décembre, un bataillon de la 30e tombe sur une colonne de 4,000 Napolitains qui, à la faveur de la nuit, a surpris le village d'Otricoli.
Il la met dans une déroute complète et lui prend 4 canons.

Combat de Garigliano.

Les Napolitains sont rejetés et poursuivis sur leur territoire. La division Macdonald enlève le passage du Garigliano dans un brillant combat où l'ennemi perd 80 pièces de canon et marche sur Capoue.

Prise de Calvi.

L'ennemi essaye de tenir à Calvi. Il est culbuté dans cette ville par la 30e, et laisse entre ses mains 4,000 prisonniers, 8 pièces de canon et 15 drapeaux.

Siège de Capoue.

Le 3 janvier, Macdonald arrive devant Capoue et tente, mais sans succès, d'enlever la place séance tenante. La 30e se distingue dans cette attaque par la prise de deux redoutes, ainsi que dans une série de huit jours de combats qui décidèrent l'ennemi à demander un armistice pour prix duquel il rendit Capoue et diverses autres places (11 janvier). Le chef de brigade D'ARNAUD, qui avait été fait prisonnier cinq jours auparavant dans un de ces engagements, nous est également rendu.

Prise de Naples.

L'armistice ayant été violé quelques jours après sa conclusion, Championnet dirigea toutes ses forces sur Naples. Malgré les intelligences qu'on avait dans la place, il fallut trois jours de combats des plus sérieux pour s'en rendre maître.

La lutte commença le 21 janvier ; la 30e eut à soutenir un combat des plus vifs à Aversa. L'ennemi laissa entre nos mains 300 cavaliers, un équipage de pont et 15 pièces de canon. Le 22, nouveaux combats à Capo-di-Chino et Capo-di-Monte. Enfin, le 23, après une sanglante mêlée

dans les rues, le fort Saint-Elme ayant été livré aux Français, la ville reste en leur pouvoir. Championnet y proclame la République parthénopéenne.

Pendant ces opérations, le bataillon laissé à Rome au château Saint-Ange, aux ordres du commandant Valterre, y avait été assiégé par une insurrection et avait repoussé toutes les attaques.

L'occupation du royaume de Naples donna lieu à une foule de combats partiels. La 30e se distingue à ceux de Traëtto, de Castelforte, de Posterna, de Ceza, de Citerna, etc, etc.

Mais au Nord, l'armée d'Italie, commandée par Schérer, subit un grave échec à Magnano, près de Verone (5 avril). Les Russes, devenus les alliés des Autrichiens, leur amènent de puissants renforts et Souvaroff, surnommé l'Invincible, a pris le commandement de l'armée alliée. La nôtre est de nouveau battue à Cassano (28 avril). Moreau en reçoit le commandement et la ramène sur Gênes.

Le Directoire enjoint alors à Macdonald, qui a remplacé Championnet, l'ordre de laisser des garnisons dans les places et de venir avec l'armée de Naples se joindre à Moreau. La dispersion des Autrichiens et des Russes permet d'espérer que la jonction pourra se faire vers Tortone.

Macdonald quitte Naples le 7 mai, arrive à Rome le 16, et prend position le 25 en Toscane, où il réorganise ses divisions, à l'aide des corps ralliés des divers points des Romagnes. La 30e demi-brigade est placée dans la division Olivier, forte de 5,600 hommes. Le 6 juin, il se remet en mouvement et se dirige sur Modène occupée par

le corps autrichien de Hohenzollern, fort d'environ 6,000 hommes.

Prise de Modène.

Le 12, la division Olivier est chargée de l'attaquer. Les Autrichiens sont mis en déroute et expulsés de Modène après un combat des plus brillants et un assaut dans lequel la 30e ouvre à l'armée les portes de la place.

Prise de Plaisance.

Le 16, nos avant-gardes arrivent devant Plaisance. Le général Ott, qui commande deux divisions autrichiennes, évacue cette place en toute hâte et se replie par la grande route de Tortone sur laquelle on signale l'approche de Souwaroff.

Bataille de la Trebbie.

Le 17, Macdonald le fait attaquer sur le Tidone, à 5 kilomètres au-delà de la Trebbie, par trois divisions et demie. Ott est mis en déroute. Malheureusement Macdonald et Moreau ont trop tardé à réaliser leur jonction, et Souvaroff intervient à temps, non seulement pour le sauver, mais pour nous rejeter sur la Trebbie, après une lutte opiniâtre qui a duré jusqu'à la nuit.

Le 18, Macdonald n'a pu encore achever sa concentration. Ses trois divisions, qui se sont battues la veille, sont attaquées, dès le matin, par Souwaroff, dans leurs positions de la rive gauche de la Trebbie qui nous appartient encore. Les Austro-Russes font, comme nous, des pertes considérables. Mais, grâce à leur supériorité numérique, ils nous rejettent, après dix heures de combat, sur la rive droite où ils n'osent pas

nous suivre, en voyant entrer en ligne, vers 2 heures, les trois divisions Watrin, Montrichard et Olivier.

Le 19, Macdonald prend l'offensive. Les divisions Olivier et Montrichard sont destinées à enfoncer le centre de l'armée austro-russe.

La 30e formait la tête de colonne de la division Olivier. Brillamment enlevée par le chef de brigade D'ARNAUD, elle passe la Trebbie, en colonne serrée par pelotons, les hommes ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Elle se déploie sur l'autre rive, met en déroute la cavalerie qui la charge, culbute l'infanterie qui lui est opposée et atteint le village de San-Nicolo, ayant dépassé l'artillerie ennemie de plus de 300 toises, dit le rapport du chef de brigade D'ARNAUD. Mais son exemple n'est pas suivi. Par suite de circonstances fatales et de faux mouvements à gauche, la division Montrichard repasse la Trebbie et disparait du champ de bataille, tandis qu'à droite la cavalerie et la division Watrin transportent trop loin leur action. La division Olivier se trouve isolée et, vivement attaquée sur ses deux flancs, se voit forcée de battre en retraite. Un instant, la 30e demi-brigade est cernée. Mais elle passe sur le corps des ennemis qui l'entourent et reprend position derrière la Trebbie, toujours en combattant. Elle avait 28 officiers hors de combat, dont 6 tués, et environ 300 hommes tués ou blessés. Les alliés ne purent forcer le passage. Mais, le lendemain, Macdonald, qui ne pouvait compter comme eux, sur des renforts, dut battre en retraite. Affaibli de 15,000 hommes sur 36,000, il parvint à atteindre Gênes par les montagnes et le bord de la mer.

Malgré ses conséquences funestes, la bataille de la Trebbie n'en constitue pas moins une des plus belles pages des annales de la 30e. En raison de leur brillante conduite, le commandant Lajeunesse fut reçu chef de brigade, le capitaine Marchand chef de bataillon, trois sous-lieutenants furent nommés lieutenants et trois sous-officiers furent nommés sous-lieutenants.

L'armée de Naples fut fondue avec l'armée d'Italie, pour n'en former qu'une qui garda le nom d'armée d'Italie, et fut placée sous les ordres de Joubert. Par suite de cette fusion, la 30e demi-brigade forma, avec la 78e, la première brigade (Petitot) de la division Watrin.

Bataille de Novi.

Dans les premiers jours d'août, Joubert essaie de reprendre la campagne et de porter les opérations vers Alexandrie ; le 15, il se heurta, avec 40,000 hommes, à Novi, contre Souvaroff qui en avait 70,000. Cette bataille fut l'une des plus terribles de ce temps. La division Watrin s'y montra l'un des plus fermes appuis de l'armée. Les Français furent obligés de se retirer avec une perte de 10,000 hommes, mais sans laisser un seul canon à l'ennemi qui perdit 20,000 hommes et 3 canons, dont l'un fut pris par la 30e. L'ennemi fut, pour tout le reste de la campagne, incapable de débusquer l'armée française de ses positions s'appuyant sur Gênes. Il éprouva même un certain nombre d'échecs partiels auxquels la division Watrin, et en particulier la 30e, eut la part la plus brillante, notamment à Sestri (20 octobre) et à Novi (5 novem-

bre, où deux corps autrichiens furent successivement battus.

La 30e a été tellement éprouvée par cette campagne qu'elle est ramenée en France pour se reformer. Elle laisse à l'armée d'Italie un détachement de 500 hommes qui est placé dans la division Mingaud (corps de Suchet).

Campagne de 1800.

La 30e, reconstituée en France, est placée dans la division Boudet et fait partie de l'armée avec laquelle Bonaparte, devenu premier consul, se propose d'aller au secours de l'armée d'Italie.

Masséna, qui commande cette dernière, s'est vu contraint de se jeter dans Gênes où il résiste à tous les efforts d'une nombreuse armée autrichienne commandée par Mélas. Il va succomber; mais son héroïque résistance, en attirant toutes les forces de l'ennemi sur les Apennins, va permettre à Bonaparte de réaliser, en se frayant un chemin à travers les Alpes, l'une de ses conceptions les plus hardies et les plus fécondes.

Passage du Grand Saint-Bernard.

En effet, pendant que Mélas aventure des corps sur le Var et s'attarde à la capitulation de Gênes, le Premier Consul franchit le Grand Saint-Bernard, ayant réussi à dissimuler jusqu'au bout à l'ennemi l'existence de son armée. Le passage commença dans la nuit du 14 au 15 mai. Le transport du matériel semblait offrir des difficultés insurmontables. La ténacité du chef et la vigueur des soldats en triomphèrent. On frac-

tionna les voitures, les affûts, les convois de munitions et de vivres, en charges assez petites pour être portées sur des traineaux ou sur des mulets; on plaça les canons dans des troncs de sapin tirés chacun par une centaine d'hommes et, en moins de huit jours, chevaux, hommes, canons, tout passa. Tout à coup, dans la partie moyenne de la vallée italienne, au fond de laquelle on cheminait, se dresse un obstacle imprévu, le fort de Bard qui commande la route et qu'on essaie, mais en vain, de prendre d'assaut. Sans se laisser rebuter, on taille dans le roc un chemin pour permettre à l'infanterie et à la cavalerie de tourner l'obstacle. Puis, des hommes intrépides — la 30e demi-brigade en fournit un détachement — s'emparent du village de Bard, sous les murs mêmes du fort, et jonchent la route de fumier; on entoure de paille les roues des canons et nos canonniers passent sans bruit en trainant eux-mêmes leurs pièces pendant la nuit.

Le 23, Lannes emporte Ivrée d'assaut et l'armée s'y trouve réunie quatre jours après. Le 26, la 30e demi-brigade prend part, avec toute la division Boudet, au combat de la Chiusella, livré par le général Lannes à un corps d'observation accouru à la nouvelle des mouvements effectués sur Bard et sur Ivrée. Les Autrichiens sont vivement rejetés sur Turin. La direction imprimée à cette action donne le change à Mélas qui persiste à douter que les mouvements dont on lui rend compte, du côté du Saint-Bernard, du Mont-Cenis et du Saint-Gothard, puissent se rattacher aux opérations d'une armée de quelque importance. Bonaparte met à profit cette incertitude de son

adversaire et marche vers le Tessin. Il en force le passage à Turbigo et Buffalora, avec les divisions Monnier et Boudet, placées momentanément sous les ordres de Murat, et entre à Milan le 2 juin.

Pressant la marche de ses corps éloignés, notamment celle de Moncey qui lui amène 15,000 hommes par le Saint-Gothard, il jette la plus grosse masse de ses forces au-delà du Pô, vers Pavie et Plaisance, et se trouve maître de la ligne de retraite de l'armée autrichienne. Mélas, enfin désabusé, veut la ressaisir. Mais ses avant-gardes sont battues d'abord aux environs de Plaisance, puis à Montebello. Il se décide alors à livrer bataille pour tâcher de se faire jour, et le 14 juin, au matin, il débouche d'Alexandrie sur Marengo avec 36,000 hommes, dont 8,000 cavaliers et 200 bouches à feu.

Bataille de Marengo.

Bonaparte n'est en mesure d'oppcser immédiatement à ces masses que les deux divisions Gardane et Chambarlac, commandées par Victor, la division Watrin, commandée par Lannes, et deux brigades de cavalerie ; c'est-à-dire 15,000 fantassins, 2,000 chevaux et 40 pièces de canon. Car, dans la crainte de voir Mélas lui échapper, il s'est vu entraîné à une certaine dissémination de ses forces. Heureusement, il peut compter sur la prompte entrée en ligne de la garde consulaire (800 fantassins et 300 cavaliers) et d'une troisième brigade de cavalerie. De plus, la division Monnier, qui couvre sa droite vers le Pô, et la division Boudet, envoyée vers la gauche

sous les ordres de Desaix, pour surveiller la route de Gênes, peuvent intervenir en temps utile. Heureusement aussi, les deux divisions Chambarlac et Gardane ont débusqué, la veille, les Autrichiens de Marengo et l'occupent solidement. Secondés par la division Watrin qui vient s'établir à leur droite, elles disputent avec la plus grande énergie la ligne du Fontanone qui couvre les abords du village. Malgré leur infériorité numérique, ces intrépides divisions ne désespèrent pas d'arrêter, encore une fois, ce même ennemi qu'elles ont si glorieusement battu quelques jours auparavant à Montebello. Pendant six heures, elles repoussent ses assauts désespérés et lui infligent des pertes considérables.

Mais les Autrichiens viennent à bout de déployer toutes leurs forces. Débordées sur leurs ailes, nos trois divisions se voient forcées de reculer. Bonaparte fait alors entrer en ligne les 800 grenadiers de la garde consulaire et la division Monnier. Il arrête ainsi un instant les progrès de l'ennemi et réussit même à enlever à droite le village de Castel-Ceriolo. Mais il ne parvient pas à rétablir l'équilibre dans cette lutte disproportionnée. Ecrasé dans Marengo par la mitraille, Victor est obligé de battre en retraite vers San-Giuliano, sur la grande route de Plaisance. Bonaparte fait soutenir son mouvement par la cavalerie et prescrit au reste de sa ligne de s'y conformer peu à peu, tout en tenant ferme à droite, vers Castel-Celerio. Lannes, par l'importance du développement de sa ligne qui comprend cinq régiments, en règle l'exécution. Il y déploie la fermeté qui le caractérise, faisant exécuter de nombreux retours offensifs et mettant trois heures

à reculer d'une lieue. A la vue de ce mouvement qui découvre la grande route de Plaisance et lui ouvre le passage désiré, Mélas nous croit en pleine retraite. Il entre à Alexandrie pour annoncer sa victoire à son souverain, laissant au général Zach, son chef d'état-major, le soin de donner les derniers ordres.

C'est alors que survient Desaix. N'ayant pas rencontré l'ennemi dans sa reconnaissance sur la route de Gênes, il accourt au canon avec la division Boudet dont les têtes de colonne apparaissent déjà sur la grande route de Plaisance, en arrière de San Giuliano ; et, précédant sa colonne, il est venu prendre les ordres du Premier Consul. Les généraux qui les entourent regardent la journée comme perdue et pensent qu'il faut utiliser Desaix pour assurer la retraite. Bonaparte, qui n'a pas renoncé à la victoire, ne partage pas cet avis et presse vivement Desaix de faire connaître le sien. « La bataille est perdue, répond Desaix en regardant sa montre, mais il n'est que trois heures, il nous reste le temps d'en gagner une autre. » Bonaparte n'hésite plus et se dispose à frapper le coup décisif par une vigoureuse reprise de l'offensive.

La division Boudet comprenait trois demi-brigades : la 9e légère, la 30e et la 59e. Desaix les forme en bataille en avant de San Giuliano, sur la droite de la grande route, dans l'ordre suivant : à gauche, la 9e légère ayant un bataillon déployé et les deux autres en colonne d'attaque sur les ailes ; au centre, la 30e ayant ses trois bataillons déployés ; à droite, la 59e dans le même dispositif que la 9e légère. A gauche de la route, sont établies les fractions ralliées des

divisions de Victor. A droite de Desaix se tient la cavalerie Kellermann prête à charger. Enfin les 7 pièces dont dispose la division Boudet, jointes à 5 autres amenées par le général Marmont, sont placées en batterie sur son front.

Bonaparte arrête alors partout le mouvement rétrograde ; il parcourt le front des lignes, rassure les troupes en leur montrant l'arrivée des réserves : « C'est assez reculé, leur dit-il, souvenez-vous que j'ai l'habitude de coucher sur le champ de bataille. »

Du côté des Autrichiens, Zach, persuadé, comme Mélas, que la journée est terminée, et qu'il n'a plus que des trophées à recueillir, formait ses lignes en ordre de marche et, précédant une épaisse colonne qui suit la grande route, s'avançait de sa personne avec une avant-garde de 2,000 grenadiers hongrois. Un pli de terrain lui cachait les redoutables dispositions prises contre lui en avant de San Giuliano. Tout à coup, Marmont démasque ses 12 pièces et couvre de mitraille cette colonne qui s'arrête interdite et bientôt tourbillonne en désordre. Desaix commande la charge. La 19e légère, la 30e et la 59e s'élancent à sa voix et, après une décharge à bout portant, se jettent à la baïonnette sur les grenadiers hongrois, tandis que Kellermann tombe sur leur flanc avec ses cavaliers. Toute cette colonne, bientôt entourée, met bas les armes ; Zach est fait prisonnier. En même temps, de San Giuliano à Castel-Ceriolo, la charge bat sur toute notre ligne qui se porte en avant avec un élan irrésistible. Partout les corps autrichiens lâchent pied. La division Boudet enlève Marengo en courant ; la 30e s'empare d'un drapeau. Le

désordre est à son comble dans l'armée ennemie, qui se précipite pêle-mêle vers ses ponts pour aller se réfugier sous le canon d'Alexandrie, et laisse toute son artillerie et ses voitures de bagages dans le Fontanone et dans la Bormida.

Mélas capitulait le lendemain avec toute son armée. La victoire était complète et nous rendait d'un seul coup Gênes et toute l'Italie jusqu'au Mincio; mais elle nous coûtait Desaix, frappé à mort en conduisant la charge de ses régiments. La 30e avait, comme on vient de le voir, largement contribué au succès par sa vigueur; et pourtant sur 1,430 hommes présents à la bataille, elle comptait à peine 300 vieux soldats. Mais ces conscrits, conduits par des chefs éprouvés dans plus de 20 combats, électrisés par la présence du Premier Consul qui se mit un instant à leur tête, et brûlant de venger la mort de leur général, se comportèrent en véritables héros. Bonaparte ne l'oublia pas et le nombre des armes d'honneur qui furent attribuées à la 30e demi-brigade, pour les actions d'éclat accomplies dans ce jour mémorable, témoigna de la reconnaissance du général vainqueur à l'égard d'une troupe dont la valeur avait su si bien seconder son génie.

Le détachement de la 30e, qui avait été laissé en Italie à la fin de l'année précédente, se distingua aux combats livrés contre les lieutenants de Mélas, dans les montagnes, par SUCHET, et est cité dans les rapports de ce dernier.

Passage du Mincio.

Au mois de décembre, les Autrichiens, violant

la convention d'Alexandrie, passent le Mincio avec une armée de 90,000 hommes, sous Bellegarde. Brune, qui commande l'armée d'Italie, se porte à leur rencontre. La division Loison, dont fait alors partie la 30e demi-brigade, livre les combats de Volta et de Goïto (21 décembre) et détermine le succès dans la bataille de Pozzolo (25 décembre) et le passage du Mincio. La brigade Compans (30e et 16e) est citée, dans le rapport officiel sur ces affaires, comme s'y étant particulièrement distinguée. C'est encore elle qui, en arrivant, le 1er janvier, sous les murs de Vérone, repousse la sortie à la suite de laquelle les Autrichiens abandonnent cette place. Leurs arrière-gardes sont battues le 6 janvier à Villa-Nuova, le 7 à Montebello, le 10 sur la Brenta, le 12 à Castelfranco et le 14 sur la Piave. La 30e a sa part de ces divers succès. Le 20, est signé l'armistice de Trévise qui aboutit à la paix de Lunéville.

30e RÉGIMENT DE LIGNE

(1803-1815)

Par arrêté du 1er vendémiaire an XII (24 septembre 1803), la 30e demi-brigade prend le nom de 30e régiment d'infanterie de ligne. Etabli au camp de Bruges, le 30e fait partie des forces destinées à opérer une descente en Angleterre, cette puissance ayant brutalement violé le traité de paix.

De 1803 à 1814, le 30e se trouve placé cons-

tamment sous les ordres du maréchal Davout et partage la gloire des trois divisions qui, sous le commandement de cet illustre homme de guerre, se firent, sous le premier Empire, un renom légendaire de valeur et de discipline. Il appartient à la première division, alors commandée par le général Bisson. Les deux autres le sont : la deuxième par le général Friant, la troisième par le général Gudin. Il est sous les ordres du colonel VALTERRE. En 1805, le corps d'armée Davout est réuni au camp d'Ambleteuse.

Campagne de 1805.

Capitulation d'Ulm.

L'Autriche et la Russie font alliance avec l'Angleterre. Le premier consul Bonaparte, devenu l'empereur Napoléon, se voit, par suite du désastre de Trafalgar, mis dans l'impossibilité de réaliser ses projets de descente. Jetant alors sur l'Autriche, avant l'arrivée des Russes, la grande armée qu'il destinait à cette opération, il combine la marche de ses corps d'armée de telle façon qu'il enferme dans Ulm la principale armée autrichienne, commandée par Mack, et la force à mettre bas les armes.

Par suite de ses combinaisons, le 3e corps (maréchal Davout), qui est parti d'Ambleteuse le 29 août et qui a franchi le Rhin le 25 septembre à Manheim, est dirigé sur Neubourg, où il passe le Danube le 7 octobre, et est placé à Dachau. En ce point, situé à égale distance d'Augsbourg et de Munich, Davout sert d'appui aux opérations qui se font vers Ulm, en même temps

qu'il est en mesure de renforcer du côté de Munich les corps déjà établis pour faire tête aux Russes qui accourent à marche forcée.

Passage de l'Inn.

Le 23 octobre, on marche contre eux. L'Inn est franchi à Muhldorf, le 27, après un combat où le 30e fait quelques pertes. Les Austro-Russes battent en retraite sur Vienne. Le 3e corps et la cavalerie Murat les atteignent le 30, à Mersberg, et leur font 500 prisonniers.

Combat de Lambach.

Le lendemain, le 3e corps trouve leur arrière-garde en position à Lambach. Le 30e et le 17e de ligne les chargent avec vigueur et les forcent à la retraite, en leur enlevant 2 canons et 200 prisonniers. Napoléon cite le 30e et le 17e de ligne à l'ordre de l'armée.

Le général Bisson, grièvement blessé à Lambach, est remplacé par le général Cafarelli. La division Cafarelli se trouve, le 5 novembre, au combat de Steyer et, le 8, à celui de Mariazell. Le 15, elle entre à Vienne, qui a ouvert ses portes le 13. Elle en repart le lendemain, pour concourir à la poursuite de l'ennemi, qui s'échappe vers la Moravie et se rallie sous Olmütz. Napoléon précipite la marche des corps qu'il destine à le battre et, vers la fin de novembre, ayant réuni 65,000 hommes autour de Brünn, il se porte au-devant des Austro-Russes. Le 1er décembre, il les trouve marchant eux-mêmes à sa rencontre à hauteur d'Austerlitz.

Bataille d'Austerlitz.

(Inscrite sur le drapeau du régiment.)

L'armée alliée est forte de 95,000 hommes. Bien que les empereurs de Russie et d'Autriche en suivent les mouvements, c'est Kutusoff qui la commande. Napoléon établit la sienne en arrière du Goldbach, à cheval sur la route de Brünn à Olmütz. Feignant une attitude défensive, il abandonne aux alliés les magnifiques hauteurs de Pratzen, qui semblent commander son front, cela dans le but de leur imposer l'idée de le tourner par sa droite et de lui enlever la route de Vienne. Il calcule que pour exécuter cette manœuvre séduisante, ils seront forcés de s'étendre vers leur gauche, et par suite, de dégarnir les hauteurs de Pratzen, qu'il pourra alors facilement reconquérir ces dernières, et couper par là même leur armée en deux.

Dans l'après-midi, il les voit en effet se déployer sur le plateau de Pratzen ; puis masser des forces considérables du côté où il désire les voir prononcer leur action. Il ne doute plus qu'ils ne soient déjà engagés dans le piège qu'il leur a tendu. C'est alors qu'il dicte une proclamation célèbre qui, lue le soir aux troupes, répandit dans les rangs un enthousiasme indescriptible. « ..... L'ennemi va marcher pour tourner notre droite, disait-il, mais il nous présentera le flanc » ; et chaque soldat voyait un gage assuré de la victoire dans cette parole inspirée d'un chef qui semblait connaître tous les secrets de l'ennemi, et commander en quelque sorte aux deux armées. Une illumination im-

provisée, à l'aide de milliers de perches surmontées de bottes de paille, éclaira les bivouacs pendant plusieurs heures, témoignant de l'allégresse des troupes à l'approche de la bataille annoncée pour le lendemain.

Comme conséquence de son plan, Napoléon dégarnit sa droite. Il n'y laisse qu'une division et un corps de cavalerie à Davout, qu'il charge du soin de contenir l'ennemi, tout en lui laissant gagner du terrain peu à peu. Se resserrant sur son centre, il donne à Soult la mission de s'élancer avec ses trois divisions sur le plateau de Pratzen, dès que les masses ennemies en seront descendues pour forcer notre droite. Et, pour rendre irrésistible ce mouvement d'où dépend la victoire, il masse derrière Soult, et prête à s'élancer sur ses traces, une réserve de 25,000 hommes : le corps de Bernadotte, les grenadiers, Oudinot et la garde. Murat est en outre chargé de l'appuyer du côté de la route d'Olmütz. Enfin, Napoléon établit fortement sa gauche, commandée par l'intrépide maréchal Lannes, entre cette route et les montagnes de Bosenitz, en lui donnant pour point d'appui le mamelon du Santon. En prévision de la bataille, on travaillait depuis quelques jours à couvrir le Santon de retranchements et d'artillerie. La garde en est confiée au général Claparède et au 17e léger, qui jurent de le défendre jusqu'à la mort. La division Cafarelli, momentanément placée sous les ordres du maréchal Lannes, est établie sur deux lignes au commencement de la bataille, la droite au village de Girzikowitz, la gauche à la route d'Olmütz ; le 30e est sur la première ligne.

Le 2 décembre, à la pointe du jour, la fusillade qui éclate sur notre droite confirme Napoléon dans ses calculs : les masses ennemies quittent les hauteurs et dirigent leur action sur sa droite. Il leur donne le temps d'accentuer assez leur mouvement pour qu'il soit irrémédiable ; et vers 9 heures, au signal donné, Soult lance ses trois divisions. En 20 minutes, les têtes de colonne atteignent le bord du plateau de Pratzen et s'y déploient. Kutusoff est terrifié à la vue de nos troupes, déjà maîtresses de positions qu'il considérait comme un rempart assuré pour son front. Il a le pressentiment du désastre qui attend son armée. En vain il veut resserrer sa ligne, pour fermer la trouée ouverte sur son centre. Mais, d'une part, les masses qui formaient sa gauche se sont laissé attirer par le succès passager que nous leur avons ménagé, et elles échappent désormais à son action ; d'autre part son aile droite, vaillamment commandée par Bagration, après avoir épuisé en vain tous ses efforts contre la solide infanterie de Lannes, se voit, le moment venu, assaillie à son tour par elle et par les terribles escadrons de Murat. Blaziowitz, Kruch, Holubitz, qui couvrent de ce côté les abords des hauteurs de Pratzen, sont successivement emportés par la division Cafarelli. Le 30e se distingue au milieu de ces vaillants régiments, qui ramassent autour de ces villages 2,000 prisonniers et 8 pièces de canon et détruisent un corps de cavalerie, qui atenté d'affronter le feu de leurs redoutables carrés.

Il n'est pas midi, et déjà Kutusoff se voit forcé d'appeler ses dernières réserves. Mais déjà Bernadotte, Oudinot, Napoléon et sa garde

sont maitres des hauteurs. La garde russe est culbutée. Une partie de nos masses, se rabattant alors à droite, tombe sur les derrières de cette moitié de l'armée russe, qui s'est aventurée sur le Goldbach dans l'espoir de nous couper de Vienne. Ces malheureuses troupes, se voyant prises entre deux feux, n'ont plus d'autre chemin pour s'échapper que des étangs glacés, où des milliers de leurs hommes périssent engloutis. L'armée alliée, en pleine déroute, abandonnait sur le champ de bataille 20,000 hommes tués ou blessés, 20,000 prisonniers et 280 bouches à feu. Le surlendemain elle était cernée, et obtenait un armistice qui aboutissait au traité de Presbourg.

La bataille d'Austerlitz fut appelée par les soldats la bataille des Trois-Empereurs. Napoléon a dit qu'il « n'en avait livré aucune autre où la victoire ait été aussi prononcée et les destins si peu balancés ». Aussi exprima-t-il sa satisfaction aux troupes dans l'une de ses plus chaleureuses proclamations : « Vous avez, leur dit-il, couvert vos aigles d'une gloire immortelle. Rentrés dans vos foyers, il vous suffira de dire : J'étais à Austerlitz, pour qu'on vous réponde aussitôt : voilà un brave. »

La paix de Presbourg coûta à l'Autriche de nombreuses provinces, 4 millions d'habitants et un matériel immense. Rien qu'à Vienne on trouva 100,000 fusils et 2,000 pièces de canon. Du bronze pris sur l'ennemi pendant la campagne, Napoléon fit construire à Paris, sur la place Vendôme, la colonne de la Grande Armée. L'un des héros d'Austerlitz, le général Morand, le chef de la première des brigades qui prirent pied sur

le plateau de Pratzen, fut nommé général de division en remplacement du général Cafarelli, appelé à l'état-major de l'armée.

A la paix, les trois divisions du corps de Davout sont ramenées sous Mayence.

Campagne de 1806.

L'Angleterre soulève contre la France la Prusse et la Russie. Napoléon court au-devant de la coalition avant qu'elle ait réuni ses forces. 200,000 Prussiens, commandés par le prince de Brunswick, ont pris position sur les revers de la forêt de Thuringe, prêts à tomber sur les flancs de l'armée française. Ils supposent que cette dernière va suivre les routes d'invasion ordinaires qui mènent du Rhin au cœur de la Prusse, notamment celle de Mayence à Leipsick, par Eisenach, Erfurt et Weimar, qui coupe la Saale à Naumbourg. Napoléon entretient Brunswick dans son erreur, en laissant deux de ses corps manœuvrer sur le Rhin, et concentre tous les autres à Bamberg. Il songe à se servir de la Saale pour couper Brunswick comme il s'est servi du Danube, l'année précédente, pour couper Mack. A cet effet, il fait le tour de la forêt de Thuringe par le Sud et l'Est et apparait sur la rive orientale de la Saale, dont il ferme tous les passages, alors que les Prussiens croient le voir arriver par la rive occidentale qu'ils occupent. Brunswick veut s'échapper, mais il n'en est plus temps. Une des moitiés de son armée est attaquée et taillée en pièces à Iéna par Napoléon ; l'autre moitié, qu'il conduit lui-même et avec laquelle marche le roi de Prusse, tente de se faire jour par Naumbourg (14 octobre).

Bataille d'Auerstædt.

Mais Davout occupe ce débouché depuis la veille. Comprenant que de son opiniâtreté à le défendre dépend la réalisation, rêvée par Napoléon, d'un plan qui peut aboutir à la destruction totale de l'armée prussienne, ce grand homme de guerre n'hésite pas, avec les seules ressources de son corps d'armée, à recevoir la bataille qui lui est offerte vers Auerstaedt. Lutte gigantesque dans laquelle les trois immortelles divisions Morand, Friant et Gudin, qui ne comptent que 26,000 hommes et 44 pièces de canon, réussissent non-seulement à arrêter, mais à battre et à refouler une armée forte de 200 pièces de canon et de 60,000 hommes dont 15,000 cavaliers. La division Gudin, arrivée la première sur le terrain, barre d'abord la route à l'ennemi, malgré des assauts formidables où Brunswick et Mollendorf, qui lui succède dans le commandement en chef, trouvèrent la mort. La division Friant s'établit à sa droite.

Enfin la division Morand vient s'établir à gauche sur le plateau, où les masses prussiennes, impuissantes contre Gudin et Friant, vont maintenant concentrer tous leurs efforts. Mais les carrés de Morand laissent arriver à 40 pas les innombrables cavaliers qui précèdent ces masses et se font des remparts de cadavres. Les attaques combinées de l'infanterie et de la cavalerie ne parviennent pas davantage à entamer cette solide division dont tous les régiments se montrent dignes les uns des autres et peuvent bientôt prendre une vigoureuse offensive.

L'ennemi tente un dernier effort de ses réserves, espérant déborder notre gauche et se faire jour sur Naumbourg. Mais Davout s'en est aperçu et il lui oppose le 30e et un bataillon du 17e que Morand conduit lui-même : « Rien ne résiste, dit le général Morand dans son rapport, à la marche de ces braves bataillons qui bientôt se trouvent avec l'artillerie à même d'agir sur les flancs de l'armée prussienne » et l'obligent décidément à la retraite. Ce triomphe coûte aux divisions de Davout 7,000 hommes tués ou blèssés ; mais elles ont mis 10,000 Prussiens hors de combat et leur ont pris 115 pièces de canon et tous leurs bagages.

Par suite des deux victoires d'Iéna et d'Auerstædt, l'armée prussienne a cessé d'exister. Une quinzaine de jours suffit à ramasser ses débris et l'on arrive à Berlin. Napoléon veut que ce soit le vainqueur d'Auerstædt qui y entre le premier (25 octobre). Il y passe en revue le 3e corps et lui renouvelle les félicitations qu'il lui a déjà adressées dans son 27e bulletin de la Grande Armée.

Combat de Czarnowo.

Dès le 29, la marche en avant est reprise, Napoléon veut en finir avec les Russes avant l'hiver et pour leur « épargner, dit-il, la moitié du chemin », il dirige la Grande Armée vers la Vistule. Le 30 novembre, le 3e corps entre à Varsovie. Les Russes l'ont évacué à son approche et se sont établis entre l'Ukra et la Narew au nombre de 95,000 hommes. Le 23 décembre, le passage de l'Ukra et de la Narew est ouvert

par le brillant combat de nuit de Czarnowo, livré en grande partie par la division Morand. Tous les régiments de la division s'y distinguèrent, mais particulièrement le 30e à qui fut réservé l'honneur d'enlever le village de Czarnowo, point d'appui principal de la ligne russe. Son colonel et divers officiers sont cités dans le rapport du maréchal Davout.

Combats de Soldau, Pultusk et Golymin.

Trois chaudes affaires ont lieu le 26. Les diverses parties de l'armée russe sont simultanément battues à Soldau, Pultusk et Golymin. La division Morand (avec le 30e) se trouve à Golymin. Les Russes disparaissent; la saison devient rigoureuse, les chemins sont déjà impraticables. L'armée prend ses quartiers d'hiver. Le 3e corps est établi aux environs de Pultusk.

Campagne de 1807.

Combat d'Heilsberg.

Napoléon supposait que l'hiver se passerait sans de nouveaux combats. Mais Benningsen, qui a pris le commandement de l'armée russe, se persuadant que ses soldats souffraient moins que les Français du rude climat de la Pologne, résolut de profiter des renforts qu'il avait reçus pour essayer de nous surprendre. Il manœuvre donc de façon à percer la gauche de notre ligne de cantonnements. Mais sa marche est découverte par nos coureurs, et bientôt il s'aperçoit que Napoléon, qu'il croyait surprendre, avait eu le temps de mettre ses corps en mouvement de façon à l'envelopper ; Benningsen se hâte de

reculer pour sauver ses communications. La division Morand atteint l'une de ses arrière-gardes à Heilsberg, le 6 février ; une autre est battue le même jour à Hoff, et finalement il se concentre à Eylau le 7. Le soir même, Napoléon l'y attaque et le force à lui abandonner le village après un combat acharné qui se prolonge dans la nuit.

Bataille d'Eylau.

Ne pouvant plus se soustraire aux étreintes de son adversaire, Benningsen se décide à livrer bataille, et le lendemain, à la pointe du jour, il y prélude par le feu de ses 400 pièces d'artillerie (8 février). Cette bataille d'Eylau fut l'une des plus terribles de l'époque. Une neige épaisse couvrait le sol. Des rafales de vent et des tourbillons de neige venaient, par intervalles. fouetter le visage de nos soldats et obscurcir parfois l'atmosphère, de façon à produire entre les adversaires des rencontres inattendues et des chocs d'une violence inusitée. Le rôle du corps d'armée de Davout y fut considérable. Parti de Bartenstein la nuit, il se trouva de bonne heure en mesure d'agir sur la gauche des Russes. La division Morand, qui marchait en tête, leur enlève Serpallen au moment où leur droite se jetait sur notre centre, vers Eylau, avec la prétention de nous couper.

Après avoir ainsi rétabli l'équilibre et permis à Napoléon de reprendre l'offensive au centre, Davout continue à se rabattre de plus en plus, à l'aide de ses deux autres divisions, sur le flanc gauche des Russes, resserrant l'espace déjà restreint sur lequel ils ont entassé leurs 80,000

hommes, et contribuant ainsi à rendre plus destructeur le feu de notre artillerie, moins nombreuse mais mieux postée que la leur. Le pivot de ce mouvement était l'intrépide division Morand dont le 30e, en première ligne, formait l'échelon de gauche. Elle avait dépassé Serpallen et prenait position en avant de ce village, quand tout à coup elle se trouve en face d'un corps considérable exécutant contre elle un retour offensif sous la protection de 30 bouches à feu. On reçoit les Russes à portée de pistolet, et, après des feux de bataillon, on se jette sur eux. Ils fuient en désordre nous laissant leurs 30 canons : « Le succès était complet, dit le général Morand dans son rapport, et l'on reformait les rangs pour assurer la position, lorsqu'un corps de cavalerie que les Russes avaient en réserve et que les tourbillons de neige et les accidents du terrain avaient dérobé jusqu'alors, fondit sur un bataillon de la division Saint-Hilaire qui appuyait la gauche de la division Morand. Ce bataillon, renversé sur cette dernière, y porte un instant le désordre et l'oblige à se rejeter à 2 ou 300 pas en arrière. » Le 30e, qui était voisin de ce bataillon, est particulièrement incommodé par ce faux mouvement et en même temps reçoit le choc d'un véritable ouragan de cavalerie. Son drapeau, tombé des mains du porte-aigle grièvement blessé, est sauvé par l'énergie et le sang-froid du fourrier Morin qui, blessé à son tour, s'étend sur lui dans la neige pour le dérober à la vue de l'ennemi.

Les cavaliers russes, menacés d'être enveloppés, sont promptement rappelés en arrière, car, à droite, Friant et Gudin continuent leurs pro-

grés, tandis qne les exploits de la garde à l'arme blanche et les charges légendaires des cuirassiers nettoient la partie centrale du champ de bataille. La victoire est assurée. Mais un nouvel effort est encore demandé au brave 30e « qui, malgré les pertes qu'il venait de faire, dit le général Morand, montrait encore la plus grande intrépidité ». Pendant que la division prend pied définitivement sur les mamelons en avant de Serpallen qui forment un des nœuds de la ligne et d'où il ne sera plus possible à l'ennemi de la déloger, le 30e est appelé à l'extrême droite du 3e corps, avec mission de couvrir, vers Lampsach, le flanc des divisions Friant et Gudin. Ces divisions qui menacent la ligne de retraite de Benningsen, deviennent, jusqu'à 10 heures du soir, l'objectif des assauts de ses dernières réserves et notamment du corps de Lestocq, arrivé sur le terrain vers la fin du jour : assauts terribles qui furent pour le 3e corps la phase la plus critique de la journée. Enfin les Russes nous abandonnent ce sombre champ de bataille où ils ont perdu 30,000 hommes tués, blessés ou pris et 16 drapeaux. La division Morand avait eu 2,926 hommes atteints par le feu, parmi lesquels 28 officiers tués et 75 blessés. Le 30e avait une large part dans ces pertes : il comptait 8 officiers tués et un nombre proportionnel de blessés, parmi lesquels l'intrépide colonel Valterre. Les Russes s'étant retirés, l'armée rentre dans ses cantonnements. Le 30e occupe Allenstein.

Napoléon se dispose à reprendre les opérations lorsqu'il apprend, le 1er juin, que les Russes sont déjà en mouvement. Benningsen a entrepris

de renouveler sa manœuvre du mois de janvier. Elle échoue de nouveau et le met, comme alors, dans une situation périlleuse. Il se replie sur Heilsberg, où il a fait exécuter des travaux de défense considérables, et y soutient un violent combat. L'apparition du corps de Davout sur son flanc gauche l'oblige à quitter la position, après avoir perdu sa ligne de retraite directe sur Kœnigsberg. Il entreprend de la retrouver en descendant à toute vitesse la rive droite de l'Alle pour venir repasser sur la rive gauche à Friedland. Mais Napoléon l'atteint en ce point et remporte sur lui une victoire complète qui amène la paix de Tilsitt.

Dans cette brillante campagne de vingt jours, le corps de Davout et par suite le 30e n'ont eu qu'à manœuvrer.

Après la signature de la paix, le 3e corps fut chargé de l'occupation pu grand-duché de Varsovie dont le maréchal Davout fut nommé gouverneur. Il y resta jusque vers la fin de 1808, époque à laquelle il est ramené en Saxe. Le maréchal Davout reçoit le commandement de toutes les troupes qui occupent l'Allemagne du Nord et qui prennent le nom d'armée du Rhin.

Campagne de 1809.

Dès la fin de février, Napoléon, pressentant que l'Autriche se laisse entraîner à la guerre pour tenter de profiter de ses embarras en Espagne, prescrit à Davout de rassembler ses troupes entre Bamberg, Nuremberg et Ratisbonne.

Le 30e occupe Bayreuth ; il est commandé par

le colonel JOUBERT qui a succédé au colonel VALTERRE nommé général et il appartient toujours à la division Morand. Son effectif est d'environ 3,000 hommes. Mais, en outre, son 4e bataillon, fort de 600 hommes et commandé par le chef de bataillon FRANÇOIS, est placé dans la division Demont, qui est formée de tous les 4es bataillons du 3e corps.

L'Autriche a fait des armements considérables. Elle confie à l'archiduc Charles la plus belle de ses armées forte de 175,000 hommes. Espérant surprendre les corps français qu'il voit disséminés dans l'Allemagne du Nord, sur le haut Danube et en Bavière, le prince Charles avec son centre et son aile gauche franchit sans déclaration de guerre préalable, le 10 avril, l'Inn qui servait de frontière à la Bavière, notre alliée. Il donne rendez-vous vers Ratisbonne à son aile droite, forte de 50,000 hommes, qui vient de la Bohême, sous les ordre de Bellegarde. Mais tous ces mouvements se font lentement; Napoléon arrive à Donauwerth le 17, et a le temps de préparer le succès de l'une de ses plus belles conceptions stratégiques. A cette date, Davout a pu réunir toutes ses troupes à Ratisbonne ; Napoléon lui prescrit de les porter sur le plateau d'Abensberg. Le 19, Davout laisse le 65e de ligne à Ratisbonne pour couvrir ses derrières et marche sur Abensberg. En route, il rencontre le prince Charles marchant vers Ratisbonne, et lui livre le combat de Tengen, avec les divisions Friant et Gudin et la cavalerie de Montbrun.

Combat d'Abensberg.

Le 20, l'Archiduc prend position et attend les

corps de son aile gauche qu'il a dirigés vers la ligne de l'Abens. Mais Napoléon profite de leur séparation et le fait attaquer avec vigueur par toutes les troupes dont il dispose, en laissant Davout avec Friant et Gudin seulement en présence de l'Archiduc. Dans ce mouvement, la division Morand, momentanément placée sous les ordres du maréchal Lannes, suit la grande route qui mène à Landshut par Rohr. Les Autrichiens sont en position à Rohr, sous le commandement du général Thierry, avec trois bataillons et de l'artillerie. « Soutenu sur ses flancs, dit le général Morand, le 30e attaque de front et tourne la gauche. Tout le corps ennemi fut pris : général, canons, bagages et drapeaux. On arrive sans trouver de nouvelle résistance jusqu'à Peising, village derrière lequel on aperçoit une ligne de 15 à 20,000 hommes qui bientôt s'ébranle par sa gauche et cherche à tourner la division. La première brigade se précipite sur le flanc de cette colonne et la met en déroute. Le général Lhuillier avec la 2e brigade (30e et 61e) seconde cette attaque avec autant de sang-froid que d'habileté. » Le résultat de cette journée, dite d'Abensberg, est de séparer du prince Charles son aile gauche et de la rejeter sur Landshut.

Bataille de Landshut.

Le 21, dès le matin, Napoléon, laissant pour le relier à Davout une partie des troupes qui ont combattu le 20, se lance avec le reste sur Landshut. La division Morand marche en tête de cette colonne. La confusion des Autrichiens est si grande dans Landshut que, sans attendre l'arrivée de Masséna qui menace de prendre les

Autrichiens à revers, Napoléon les fait immédiatement attaquer. L'ennemi repasse l'Iser et incendie ses ponts. Les colonnes de la division Morand, traversant Landshut, s'élancent sur les ponts en flammes et le 30e déloge l'ennemi des hauteurs qu'il a occupées, sur l'autre rive, pour couvrir sa retraite. Une compagnie de grenadiers du 30e s'empare même d'une pièce de canon et tire sur l'ennemi avec ses propres projectiles. Le colonel JOUBERT est cité à l'ordre de l'armée, à la suite de cette brillante journée qui ne coûte, comme la précédente, au régiment, que des pertes insignifiantes, tant les attaques ont été vigoureusement menées.

Bataille d'Eckmühl.

Dans la nuit, Napoléon apprend que Davout a eu à lutter à Schierling contre l'Archiduc. Il lui fait dire que le lendemain, 22, à midi, il lui amènera de puissants renforts et, séance tenante, il dirige ses troupes vers Eckmühl, en laissant à Bessières le soin de poursuivre les corps autrichiens rejetés au-delà de Landshut. A midi, la bataille s'engage devant Eckmühl.

La division Morand a eu neuf lieues à faire, après s'être battue trois jours de suite. Mais elle est déjà là, prête à entrer en ligne. Elle est établie en face d'Eckmühl, commes ou tien des deux autres divisions du corps d'armée déjà déployées. Quelques-uns de ses bataillons, ceux du 30e entre autres, ont encore l'occasion d'être engagés. L'ennemi est culbuté sur Ratisbonne.

Malheureusement, le 65e qui en gardait les portes a été littéralement submergé par les flots d'en-

nemis qui fondent sur lui, des deux rives du Danubes, et forcé de capituler faute de munitions. Bellegarde et le prince Charles peuvent se donner la main, et sont en mesure de mettre le Danube entre eux et leur redoutable adversaire.

Prise de Ratisbonne.

Dès le matin du 23, Napoléon jette sur eux les masses de sa cavalerie. L'Archiduc lui oppose les masses non moins considérables de la sienne pour favoriser l'écoulement de l'armée autrichienne à travers Ratisbonne. Néanmoins des corps entiers y sont encore entassés lorsqu'arrivent les divisions de Davout et de Lannes. Malgré l'existence d'un mur d'enceinte, Napoléon donne, comme à Landshut, l'ordre immédiat de l'attaque. On canonne la muraille et le 85e, de la division Gudin, enlevé par le maréchal Lannes, qui porte lui-même une échelle, s'élance sur les brèches et fraie le chemin au reste des deux corps d'armée qui trouvent encore 8,000 prisonniers à capturer dans Ratisbonne.

Ces magnifiques opérations, véritable bataille de cinq jours, avaient coûté à l'ennemi 40,000 prisonniers, 100 canons, 40 drapeaux et 3;000 voitures de bagages, en même temps que sa ligne directe de communication avec sa capitale. L'Archiduc se voyait dans la nécessité de faire un long circuit par la Bohème pour parvenir à couvrir Vienne et avait bien des chances pour ne pas y réussir. En effet, dès le lendemain, 24, Napoléon y marche avec le gros de ses forces par les routes les plus courtes qui lui sont actuellement ouvertes.

Le corps de Davout est de nouveau ramené à ses trois anciennes divisions. Les divisions Saint-Hilaire et Demont sont définitivement laissées à Lannes. Le 4e bataillon du 30e se trouve, ainsi qu'il a été dit plus haut, dans cette dernière. Davout a l'ordre de couvrir la marche de l'armée sur Vienne et de pousser, par Ratisbonne, l'ennemi sur la Bohême. Le 25, la division Morand qui marche en tête culbute, à Nitteneau, son arrière-garde et lui fait quantité de prisonniers. Le 28, le prince Charles, pour essayer d'affermir sa retraite avant de s'enfoncer en Bohême, livre à Davout un grand combat à Cham. Mais il y subit des pertes sensibles et retarde d'autant sa marche sur Vienne.

Napoléon y arrive le 9 mai. Mais il ne peut s'en faire livrer les passages ; la garnison se retire sur l'autre rive en détruisant tous les ponts. De telle sorte qu'il fallut en créer d'autres pour atteindre l'Archiduc. Le 3e corps arrive le 13 à Saint-Polten, à deux jours de marche de Vienne. Le 21, Napoléon passe le Danube, en face d'Aspern et d'Essling, avec les corps de Lannes et de Masséna. Mais l'Archiduc a eu le temps d'arriver et une bataille s'engage que la nuit interrompt ; l'Archiduc a l'avantage du nombre et nos ponts, se rompant à plusieurs reprises, interrompent le passage de nos colonnes.

Bataille d'Essling.

Toutefois, le 22 au matin, de puissants renforts sont entrés en ligne et la lutte recommence avec un nouvel acharnement. Les chances tournent à notre avantage. Le 3e corps, appelé dès

la veille, se trouve à midi à l'entrée des ponts. Son intervention va contribuer à changer la bataille en une victoire décisive, quand tout à coup, les ponts sont emportés sous ses yeux. Par prudence, Napoléon se décide à ramener ses troupes en arrière et à se fortifier dans l'île de Lobau, en attendant un moment favorable à la reprise des hostilités. Les troupes engagées dans ces deux journées se couvrirent de gloire. Le maréchal Lannes, surnommé le brave des braves, y trouva la mort. Le 4e bataillon du 30e se montra digne de combattre sous ce chef héroïque : son commandant fut tué.

Le 30e fut cantonné à Nussdorf. Le 29 mai, il eut un engagement à travers un des bras du Danube avec un corps de 1,500 Autrichiens qui cherchait à venir inquiéter l'île Lobau en se glissant dans une île voisine.

Les six semaines qui suivent les deux journées d'Essling sont activement employées et toutes les dispositions de Napoléon sont prises en vue du succès d'une opération vraiment prodigieuse. Il a résolu de passer le Danube sous les yeux de l'armée autrichienne qui lui est supérieure en nombre, malgré tous les retranchements qu'elle a accumulés sur l'autre rive, et de la battre, comme en champ clos, sur ses positions.

Le 4 juillet au soir, les divers corps d'armée viennent se masser dans l'île Lobau et le passage s'exécute cette nuit même dans l'ordre le plus parfait. De telle sorte que, le 5 au matin, toute l'armée se trouve formée, sur trois lignes, sur la gauche des retranchements ennemis qu'elle rend par là même inutiles. Les Autrichiens les abandonnent et se concentrent en arrière sur la

ligne de leurs camps qui occupent les hauteurs de Gérarsdorf, Wagram et Neusiedel. Notre déploiement commence aussitôt, et nous marchons le centre vers Wagram. Comme à Essling, l'armée autrichienne est commandée par l'archiduc Charles.

Bataille de Wagram.

(Inscrite sur le drapeau du régiment.)

La bataille s'engagea le soir même, mais il fallut toute la journée du lendemain pour le déroulement complet des phases de ce grand drame auquel concoururent 325,000 hommes et 1,100 pièces de canons, dont 150,000 hommes et 540 pièces pour l'armée française.

L'idée générale de Napoléon est de se contenter, à gauche, de contenir l'ennemi et d'agir avec sa droite en conversant sur son centre de façon à détacher les Autrichiens de Vienne qu'ils occupent encore, pour les rejeter sur les routes de la Moravie ou de la Bohême. C'est pourquoi il accumule ses forces principales sur son centre autour de Raschdorf pour être à même de répondre aux imprévus de la bataille et charge Davout, qu'il renforce des trois corps de cavalerie Montbrun, Grouchy et Espagne, du soin de diriger, comme il l'a si bien fait à Eylau, le mouvement de sa droite dont dépend à ses yeux le succès de la journée. En outre à ses trois divisions ordinaires se trouve adjointe la division Puthod (ex-division Demont).

La gauche ennemie, objectif de Davout, est formée du corps de Bellegarde ; elle occupe les

superbes hauteurs de Neusiedel dont les abords sont couverts, comme celles de Wagram, auxquelles elles se relient, par le ruisseau profond le Russbach. Bellegarde s'appuie à Hohenzollern qui occupe les hauteurs de Wagram. Le 6, dès les quatre heures du matin, Rosemberg se jette sur les villages situés le long du Russbach et en arrière desquels les divisions de Davout ont passé la nuit. De sérieux combats se livrent dans ces villages qui sont pris et repris plusieurs fois. Enfin Davout en reste maître ; il y laisse les divisions Gudin et Puthod et porte au delà du ruisseau Morand et Friant, en vue de procéder à l'assaut des hauteurs de Neusiedel Morand est en première ligne : placée à sa droite la cavalerie doit l'appuyer en débordant la gauche des Autrichiens. Alors s'engage entre Davout et l'aile gauche ennemie une action opiniâtre et difficile qui se soutient avec des chances variées jusqu'au milieu du jour, et dans laquelle le 30e justifie sa belle réputation au milieu des régiments de cette vaillante division qui supporte un instant tous les efforts de Rosemberg. L'ennemi a l'avantage du terrain et se sert longtemps avec succès des baraques de son camp pour empêcher notre cavalerie de charger sur le plateau.

Les autres points du champ de bataille sont également le théâtre d'émouvantes péripéties. L'archiduc Charles a conçu le plan de forcer notre aile gauche et de nous couper la retraite vers nos ponts. On voit en effet une redoutable colonne ennemie, commandée par Klenau, nous débusquer de Kagran, nous enlever Aspern et nous rejeter sur Essling. Mais Masséna, qui

commande sur cette partie du champ de bataille, se porte sur Essling avec la division Carra-Saint-Cyr, ramène les divisions Legrand et Boudet sur Aspern qu'il arrache aux grenadiers d'Aspre. Il réussit à battre Klenau et à le forcer à la retraite. vaillamment secondé par ses cavaliers à la tête desquels l'intrépide Lasalle trouve la mort.

Au centre, nous étions rejetés d'Aderklaa et exposés aux efforts de Lichtenstein et de Bellegarde. Mais Napoléon se porte sur ce point et rétablit le combat, puis enfonce à son tour le centre ennemi en faisant agir contre lui une batterie de 100 pièces, commandée par Drouot, et une colonne puissante commandée par Macdonald — toutes les deux restées célèbres dans nos annales.

Ces avantages étaient enfin complétés par les succès de notre droite. Davout a réussi à porter successivement ses quatre divisions sur les hauteurs. Il tient maintenant, par suite des dispositions du terrain, le corps de Bellegarde sous ses feux croisés et sous les charges de sa nombreuse cavalerie. Bellegarde appelle à l'aide Hohenzollern. Malgré les renforts qu'envoie ce dernier, il ne peut maintenir sa position et, à 3 heures, notre drapeau flotte sur la tour de Neusiedel. A cette vue, Napoléon s'écrie : « La victoire est à nous, » consacrant par ces mots la gloire nouvelle acquise par Davout et ses immortelles divisions. Pour confirmer ce succès, il lance le corps Oudinot sur Hohenzollern qui est chassé de Baumersdorf et de Wagram. L'ennemi, n'ayant plus un seul corps intact, se met en retraite sur toute la ligne. Atteint le 11 à Znaïm,

il obtient un armistice qui sert de base au traité de paix de Vienne.

La division Morand avait eu à Wagram 209 hommes tués et 1,140 blessés. Le 30e fut l'un de ses régiments les plus éprouvés. Son colonel fut cité à l'ordre de l'armée.

Période de paix de 1809 à 1812.

Le 14 juillet, le 30e reçoit l'ordre d'aller cantonner à Brünn.

A partir du mois d'août 1809, le 30e occupe successivement le camp de Guldenfurth, Willembourg, Mautern, Bayreuth, Hambourg, Lubeck, Ratzbourg, Lunembourg et Tramunde.

En octobre 1811, les 5 bataillons actifs du 30e formant un effectif de 3,604 hommes sont réunis à Lubeck.

Campagne de Russie.

Au commencement de 1812, les troupes placées sous le commandement du maréchal Davout sont désignées sous le titre de corps d'observation de l'Elbe. Des complications faisant pressentir une guerre avec la Russie, Napoléon rapproche ses troupes des frontières de cette puissance, et le 30e, suivant les mouvements de son corps d'armée à travers la Prusse et la Pologne, occupe successivement Magdebourg, Hambourg, Stettin, Dantzig, Elbing, Gumbinen et enfin se trouve aux environs de Kowno le 22 juin, veille du célèbre passage du Niémen. L'armée française compte plus de 400,000 hommes. Le corps d'observation de l'Elbe

a pris le nom de 1er corps de la Grande Armée. Aux divisions Morand, Friant et Gudin se trouvent adjointes les divisions Compans et Dessaix et la division de cavalerie Pajol qui font du corps de Davout une véritable armée. Le 30e appartient toujours à la division Morand qui a conservé son numéro 1. Les régiments comportent alors 5 bataillons et 2 pièces d'artillerie sous le commandement supérieur d'un général de brigade. Le 30e a à sa tête le colonel BUCQUET, successeur du colonel JOUBERT devenu général en 1811, et est placé sous les ordres supérieurs du général Bonamy. L'effectif de ses cinq bataillons est de 4,475 hommes et de 141 chevaux.

Passage du Niémen.

Le passage du Niémen commence dès le 23 au matin. Ce sont les compagnies de voltigeurs de la division Morand qui sont chargées de protéger la construction des ponts.

Le 28, le 1er corps entre à Wilna avec Napoléon.

Les Russes disposent de deux armées : l'une, conduite par Barclay de Tolly, opère au Nord de la deuxième, conduite par Bagration. Le mouvement de Napoléon sur Wilna, s'il était continué, pourrait amener la séparation de ces deux armées et faciliter leur destruction successive. Les généraux ennemis l'ont vite compris ; c'est pourquoi ils se dérobent à tout engagement décisif et forment le projet de se réunir en se donnant rendez-vous à Smolensk.

Des engagements nombreux auxquels ne parti-

cipe pas la division Morand ont lieu dans les deux directions ; mais finalement les combats d'Ostrowno et de Witepsk contre l'armée de Barclay, et ceux de Mir et de Soultanowka contre celle de Bagration ont pour résultat de couvrir la jonction des généraux ennemis.

Bataille de Smolensk.

Ne pouvant plus l'empêcher, Napoléon veut essayer d'en briser le nœud à Smolensk et forcer à se battre cet ennemi qui fuit toujours. Ayant sous la main 180,000 hommes, il ordonne le 17 août, dans l'après-midi, une attaque furieuse de la partie Sud de Smolensk par les trois corps d'armée Poniatowski, Ney et Davout. La division Morand est lancée sur la ville par la route de Mohilew qui sépare les deux faubourgs de Mitislaw et de Roslaw. En tête marchent le 13e de ligne et le 30e qui, sous une grêle de balles et « aux yeux de l'armée saisie d'admiration », dit Thiers, se jettent baïonnette baissée sur la division Konownitzyn, jonchent de ses cadavres les positions qu'elle défendait et la refoulent à l'intérieur de la ville. Au delà des faubourgs, on se trouve au pied d'une muraille en brique de 25 pieds de haut qui amortit l'élan de nos troupes ; mais l'ennemi juge ce rempart insuffisant et évacue la place pendant la nuit. Les divisions de Davout avaient reçu l'ordre de donner l'assaut à la pointe du jour.

Le 19, les Russes, pour assurer leur retraite sur Moscou qu'ils ont failli se voir couper à Smolensk, soutiennent un combat acharné à Valoutina, dans lequel l'illustre Gudin est tué,

et se dérobent de nouveau à une bataille générale. Ils semblent vouloir l'accepter à Wiazma, le 28. Mais là encore ils s'échappent.

Enfin, le vieux Kutusoff qui a remplacé comme général en chef Barclay de Tolly, les établit à cheval sur la route de Moscou, vers Borodino, sur la rive droite de la Kolocza, la droite couverte par la Moskowa, dans une forte position aux abords de laquelle se heurtent nos avant-gardes, le 4 septembre.

Le 5, Napoléon fait enlever un de leurs postes avancés, la redoute et le mamelon de Schwardino par la division Compans, du corps de Davout. Le 6, il se prépare à leur livrer bataille.

Bataille de la Moskowa.

(Inscrite sur le drapeau du régiment).

Comme à Wagram, près de 300,000 hommes et plus de 1,000 pièces de canons sont en présence. Mais la lutte sera plus acharnée et surtout plus sanglante ; car les deux armées sont concentrées sur un front d'une lieue à peine et les Russes ont hérissé le terrain d'ouvrages défensifs.

Parmi les défenses les plus importantes de leur première ligne on remarque : sur leur centre, une sorte de grand bastion en terre que l'histoire de nos guerres a popularisé sous le nom de grande redoute de la Moskowa ; vers la gauche, le village de Séménoffskoïe, puis un plateau, armé de trois flèches, séparé de ce village par un ravin. Ces ouvrages marquent les points du champ de bataille où s'échangeront les plus

rudes coups et où les divisions de Davout seront appelées à s'illustrer encore. Car les divisions Morand et Gudin, momentanément placées à l'aile gauche aux ordres du prince Eugène, seront chargées d'enlever la grande redoute, tandis que les autres laissées à Davout pour former, avec le corps de Ney, le centre de la ligne, seront chargées d'attaquer les flèches de Séménoffskoïe. L'aile droite est d'ailleurs formée des corps de Junot et de Poniatowski.

Dans l'armée de Kutusoff, l'aile droite se compose des renforts que vient d'amener Miloradowitch ; le cèntre et l'aile gauche sont respectivement formés par les corps ayant appartenu aux armées de Barclay de Tolly et de Bagration. Barclay appuie sa gauche à la grande redoute, Bagration y appuie sa droite et son front est couvert par les défenses de Séménoffskoïe.

Le 7, au point du jour, une canonnade générale dirigée sur les ouvrages russes donne le signal de l'attaque. Le village de Borodino est enlevé pour servir de pivot à toute la ligne, puis Davout marche sur les flèches de Séménoffskoïe. Les grenadiers Woronzoff les défendent et une puissante artillerie balaye le plateau dont elle couronne le sommet. La division Compans, qui marche en tête, est foudroyée à bout portant. Toutefois le 57ᵉ, enlevé par le maréchal Davout, se loge dans la flèche de droite. La division Dessaix appuie celle de Compans ; mais elle est ramenée et la position du 57ᵉ est des plus critiques. Ney, accouru avec les divisions Rasout et Ledru, raffermissait la situation, quand les grenadiers de Mecklembourg, soutenus par une puissante cavalerie, arrivent au secours des

grenadiers Woronzoff. Les divisions de Ney sont ramenées à leur tour, mais Davout et le 57e n'ont pu être délogés de la redoute conquise. Murat fait alors donner les corps de cavalerie de Nansouty et de Latour-Maubourg. Grâce à cette intervention, les divisions de Ney et de Davout peuvent reprendre l'offensive ; les trois flèches sont emportées et les Russes rejetés au-delà du ravin sur le village de Séménoffskoïe.

Au même moment (10 heures), la grande redoute va leur être arrachée. Point d'appui commun de Barclay et de Bagration, elle paraît inexpugnable au sommet bien en relief du plateau qui commande Borodino et la Kolocza et que couronnent les rangs épais de deux corps d'armée. La division Likatcheff, du corps de Doctoroff, est établie à sa droite ; celle de Paskiewitch est établie à sa gauche et en occupe l'intérieur. Elle est armée de 24 pièces de gros calibre et toute l'artillerie des deux corps d'armée est en mesure de battre ses approches.

La division Morand reçoit l'ordre d'attaquer cette position formidable. Franchissant la Kolocza, elle marche sous le feu de 80 pièces, gravit au pas mesuré les pentes qui la défilent un instant, puis débouche résolument sur le plateau, s'avance en partie dissimulée par le nuage de fumée qui l'enveloppe et soudain, quand elle est à bonne portée pour donner l'assaut, le 30e, ayant à sa tête le général Bonamy, s'élance dans la redoute, pendant que les autres régiments de la division, passant à droite et à gauche, abordent avec un élan irrésistible les lignes qui combattent à découvert. Tout plie sous le choc de ces vaillantes troupes qu'encadrent les vétérans

d'Auerstaedt, d'Eylau et de Wagram. La division Paskiewitch ne présente plus en quelques instants, dit Butturlin, que des colonnes informes; les défenseurs de la redoute sont expulsés ou tués à coup de baïonnette par le 30e, qui, par ce vigoureux fait d'armes, l'un des plus célèbres dont l'histoire de nos guerres fasse mention, a mérité l'honneur de voir le nom de la Moskowa inscrit sur son drapeau.

Barclay et Bagration sentent que non seulement la victoire est attachée à la possession des deux positions qui viennent de leur échapper, mais que s'ils ne parviennent pas à fermer la trouée, sitôt ouverte sur leur centre, l'armée russe est perdue. Aussi demandent-ils à grands cris des renforts à Kutusoff, resserrant, en les attendant, leurs lignes autour de ces deux points.

Vers la grande redoute, le jeune général Kutaïsof, commandant de l'artillerie de Barclay, fait pleuvoir sur la division Morand une grêle de boulets et de mitraille et ramène au combat la division Paskiewitch. Le vieux Yermolof, chef d'état-major de Barclay, se met de son côté à la tête de la division Likatcheff encore intacte, et tous les deux marchent sur la grande redoute, d'où l'on vient d'emporter Morand grièvement blessé.

Le 30e y est resté seul, sans canons, mal abrité sur le revers des déblais contre la formidable artillerie qui balaie le plateau et qui a contraint les autres corps de la division à se reporter en arrière. Tout à coup, Yermolof et Kutaïsof s'abattent sur lui, avec leurs deux divisions suivies des corps de cavalerie Korf et de Krentz qui chargent à droite et à gauche et l'isolent de tout appui. Le brave 30e tient ferme;

Yermolof et Kutaïsof tombent sous ses balles, ce dernier frappé mortellement, et leurs têtes de colonnes jonchent le sol. Mais écrasé par un tel poids, il se voit contraint de lâcher prise, ayant perdu la moitié de son effectif et 44 officiers, dont 21 tués, parmi lesquels deux chefs de bataillon. L'intrépide Bonamy reste dans la redoute, percé de plusieurs coups de baïonnette.

Vers Séménoffskoïe, Bagration a juré de mourir ou de reprendre les trois flèches. Il ramène au combat les grenadiers Woronzoff et de Mecklembourg avec ses corps de cavalerie et les fait appuyer par deux divisions fraîches : prince de Wurtemberg à droite, Konownintzin à gauche, et par les cinq régiments de cuirassiers de la garde. Il donne pour objectif à toutes ces masses le plateau des trois flèches. Les quatre divisions de Ney et de Davout, qui combattent depuis le matin, pourraient succomber sous un tel choc. Mais Bagration ne les prendra pas au dépourvu. A leur droite déjà s'est établie la division Marchand et à leur gauche paraît celle de Friant.

Traversant le ravin de Séménoffskoïe, l'intrépide Friant parvient à déployer sa division sous la mitraille à hauteur du village en ruines. Son mouvement paralyse d'abord celui de l'infanterie des Russes, puis, formant en carrés ses deux brigades, il oppose à leur cavalerie deux citadelles inexpugnables. La fermeté de cette troupe d'élite, qui donne aux cavaliers de Latour-Maubourg, de Nansouty et de Montbrun le temps de tomber sur le flanc des masses russes, impressionne vivement Murat qui a pris place dans un de ces carrés et s'écrie : « Soldats de Friant, vous êtes des héros. »

La lutte est formidable. « Rien dans la mémoire de ces gens de guerre ne ressemble, dit Thiers, à ce qu'ils ont sous leurs yeux. » Spectacle vraiment fabuleux, en effet, que cette gigantesque mêlée, concentrée sur ce coin relativement restreint du champ de bataille, et dans laquelle 12 divisions d'infanterie et 20,000 cavaliers se heurtent au fracas de 350 pièces d'artillerie.

Des deux côtés, on voit tomber les combattants les plus illustres. Chez nous, Montbrun est enlevé par un boulet ; Davout et Friant ont dû quitter le champ de bataille grièvement blessés. Du côté des Russes, c'est le tour de Bagration, l'idole de leur armée, qu'on emporte frappé à mort. Mais Ney et Murat, qui ne furent jamais plus prodigieux d'activité et de bravoure, restent invulnérables. Leur présence au milieu des troupes rend nos soldats invincibles. Les Russes renoncent à la possession du plateau des trois flèches et se retirent au delà du village de Séménoffskoïe.

Napoléon veut alors porter le coup décisif, en s'appuyant sur la position conquise, pour agir de flanc sur la grande redoute. Il marche sur Séménoffskoïe avec une division de la garde ; il y appelle les divisions de Junot, rendues disponibles par les succès marqués de notre aile droite, et y envoie toutes les réserves d'artillerie. Cette artillerie vient border toutes les arêtes du terrain autour du village de Séménoffskoïe et derrière elle, dans le ravin, se masse toute la cavalerie de l'armée y compris celle de Grouchy qui n'a pas encore donné.

De son côté, Kutusoff resserre son ordre de

bataille ; il double Likatcheff par Kaptziewich, derrière la grande route, Raëffskoï par Ostermann, entre la grande redoute et Séménoffskoïe, et fait avancer ses dernières réserves avec toute la garde. Pour gagner le temps nécessaire à ces dispositions, il emploie les Cosaques de Platoff à une vigoureuse démonstration sur notre extrême gauche. Cette diversion réussit à retarder l'exécution des mouvements prescrits par Napoléon. Mais Ney et Murat profitent de ce retard pour battre en brèche les lignes et les colonnes russes avec les 300 pièces qu'ils ont réunies autour de Séménoffskoïe. De telle sorte que l'incident qui nous a préoccupés sur la gauche étant éclairci, ils trouvent les masses ennemies suffisamment ébranlées pour espérer de les renverser, à l'aide d'un mouvement général de la cavalerie. D'après les ordres de Murat, Caulaincourt, qui a remplacé Montbrun, devra charger en avant et à gauche de Séménoffskoïe ; Latour-Maubourg chargera à la droite de Caulaincourt ; Grouchy les appuiera tous les deux.

Au signal de Murat, Caulaincourt part à la tête de trois régiments de cuirassiers et de deux régiments de carabiniers. Tout plie devant cette véritable tempête qui s'ouvre en un instant une large trouée à travers les débris de Raëffskoï et d'Ostermann. Bientôt Caulaincourt s'aperçoit qu'il dépasse la grande redoute. Il rabat à gauche et tombe à revers sur les divisions de Likatcheff et de Kaptziewich. En même temps les divisions Morand, Gudin et Broussier, qui voient le mouvement de nos cuirassiers dont les casqus étincellent à leurs yeux par-dessus les lignes russes, s'élancent à leur rencontre. Le 9e de ligne,

de la division Broussier, enlevé par le prince Eugène, et rouvrant le glorieux chemin tracé par le 30e, franchit les parapets de la terrible redoute au moment où l'héroïque Caulaincourt y entrait par la gorge avec le 5e cuirassiers et payait de sa vie ce fait d'armes légendaire. La division Kaptziewich est enfoncée ; celle de Likatcheff est taillée en pièces à coups de sabre et de baïonnette et son vieux chef est fait prisonnier. La garde à cheval russe fait de nobles efforts pour rétablir le combat, mais elle est ramenée par les cavaliers de Grouchy. Alors les divisions Morand, Gudin et Broussier se déploient au-delà de la grande redoute, tandis que Ney et Murat gagnent rapidement du terrain vers le centre du champ de bataille.

La victoire est décidée. Napoléon se contente de la confirmer en accablant de sa puissante artillerie l'ennemi en retraite, cela pour ménager sa réserve en vue des difficultés qu'il est prudent de prévoir si loin de sa base d'opérations.

Jamais, a-t-il dit dans ses mémoires, il ne vit briller dans son armée « autant de mérite » qu'à la bataille de la Moskowa. Cet hommage est justifié, car si la victoire y fut si peu incertaine, malgré la valeur de l'ennemi et les obstacles redoutables qu'il sut nous opposer, c'est que le dévouement à la Patrie n'y connut pas de bornes. 30,000 de nos soldats avaient été atteints par le fer ou le feu. Dans ce nombre nous comptions, chiffre qui n'a jamais été égalé dans aucune bataille, 37 colonels et 47 généraux tués ou blessés.

Entrée à Moscou.

Le 15 septembre, la Grande Armée fit son entrée à Moscou. A cette date, les renforts reçus par le régiment depuis la bataille de la Moskowa ont porté son effectif au chiffre de 94 officiers et de 3,847 hommes de troupe.

Le 23 septembre, le colonel Bucquet est nommé général de brigade. Le 12 octobre, le colonel en second Ramand, des chasseurs de la vieille garde, vient prendre le commandement du régiment. Par décret en date du même jour, Napoléon crée chevaliers de la Légion d'honneur, en raison de leur brillante conduite à la Moskowa, 20 officiers et 16 sous-officiers ou soldats du régiment.

Après 35 jours de séjour à Moscou, Napoléon donne l'ordre de rétrograder. Le 19 octobre, l'armée se met en marche, forte de 80,000 hommes et de 600 bouches à feu, et suivie d'un immense convoi qu'alourdissent plus de 50,000 non combattants. Kutusoff occupe la position de Taroutino et nous observe. Napoléon fait filer les impedimenta et les malades, sous la protection de quelques corps, par la route de Smolensk, précédemment suivie, et manœuvre avec la masse la plus importante de ses forces dans la direction de Kalouga, de façon à couvrir ce mouvement et aussi en vue de se mettre en mesure de suivre, au Sud de la première, une autre route parallèle, s'il y trouve avantage.

Bataille de Malo-Iaroslawetz.

Mais Kutusoff vient lui barrer le chemin à Malo-Iaroslawetz. Il devient nécessaire de livrer

un combat sanglant (24 octobre) dans lequel les divisions Gérard et Compans, du 1er corps, sont fortement éprouvées et qui a pour résultat (bien que l'ennemi se soit retiré) de décider Napoléon à revenir sur la route de Smolensk qui devient l'unique ligne de retraite de la Grande Armée. Le 1er corps forme l'arrière-garde, rôle difficile à cause du froid intense qui sévit depuis la sortie de Moscou et de l'état des chemins couverts de neige. Le 1er novembre, le 30e est à l'extrême arrière-garde.

Combat de Djyat.

Les Cosaques de Platoff, cavalerie légère de Kutusoff, avec du canon, fondent sur lui près de Djyat et l'enveloppent. Sans se laisser émouvoir, le 30e repousse les charges de ces importants adversaires et les disperse.

Combat de Wiazma.

Le 3, Kutusoff, arrivant par Medyn et Luknow, peut jeter sur le flanc gauche de nos colonnes, trois de ses corps d'armée à Wiazma. L'un d'eux réussit même à se mettre en travers de la route coupant en deux l'une des divisions du prince Eugène qui précède Davout. Pour le dégager, c'est une vraie bataille qu'il faut livrer, dans laquelle Eugène, Davout et Ney sont obligés d'engager presque toutes leurs forces, et encore ne sont-ils là que 1 contre 4. Le prestige de nos armes et la vigueur de nos troupes font que l'ennemi, qui d'ailleurs a perdu 3,000 hommes, renonce à s'engager à fond. On sort de ce mau-

vais pas ; mais la division Morand, qui ferme la marche, est relativement très éprouvée. Le 30e a un officier tué et trois blessés.

Le froid redouble d'intensité ; il atteint vingt-un degrés le 13.

Les moindres opérations entraînent des complications et des souffrances énormes ; chaque nuit de bivouac amène le sacrifice d'une foule de malades et de blessés, les chevaux meurent par milliers, une foule d'hommes épuisés jettent leurs armes. En outre, sur nos flancs, divers corps éprouvent des pertes sérieuses de telle sorte qu'à Smolensk, l'armée de Moscou est réduite à 37,000 combattants que suivent 1,000 malheureux sans armes.

Combat et bataille de Krasnoë.

Pour ne pas interrompre le mouvement général de retraite et assurer la communication, tout en laissant un peu de repos à ses troupes, Napoléon ordonne le départ de Smolensk en cinq échelons qui partent successivement les 13, 14, 15, 16 et 17 novembre. Déjà les coureurs de Kutusoff sont signalés à Krasnoë, le deuxième de nos gîtes d'étape à partir de Smolensk. Les deux premiers échelons l'atteignent sans trop de peine, n'ayant à faire qu'à des troupes légères ; mais lorsque le 3e, commandé par le prince Eugène, se présente le 16, deux corps d'armée, commandés par Miloradowitch, ont eu le temps de se porter en avant de Krasnoë et lui barrent le passage. La vigueur de ses troupes, réduites à 6,000 hommes, reste impuissante à briser l'obstacle. Pourtant à la faveur de la nuit,

Eugène réussit à le tourner avec deux de ses divisions, en laissant la troisième aux prises avec l'ennemi. Mais la difficulté, à laquelle il a réussi à se soustraire, ne sera-t-elle pas insurmontable le lendemain pour l'échelon suivant formé du 1er corps commandé par Davout ? Car Kutusoff est arrivé dans la soirée avec tout le reste de son monde, c'est-à-dire avec trois nouveaux corps d'armée et sa réserve de cavalerie, alors que Davout ne dispose que de 11,000 hommes, en comptant la division laissée par Eugène. Napoléon, qui a passé avec les deux échelons, l'a compris ; il s'est arrêté à Krasnoë et va prendre une résolution à hauteur de la gravité des circonstances. Laissant son avant-garde filer sur Orcha et Eugène dans Krasnoë, il revient sur Kutusoff à la tête de la vieille et de la jeune garde. Ce fut un spectacle grandiose que de voir ces deux héroïques phalanges, réduites à 11.000 hommes, s'enfoncer, sans artillerie, dans le demi-cercle de feu formé par les 60,000 hommes de Kutusoff rangés sur des positions que couronnent 200 pièces de canon ! Au sommet de ce demi-cercle se trouvait le village d'Ouwarowo, clef des positions russes. La jeune garde, commandée par le général Roguet, s'y jette la baïonnette baissee et l'enlève. La ligne russe est forcée de reculer et de lâcher prise sur la route de Smolensk par où accourt Davout qui engage la division Morand. En tête marche le 30e et le 1er léger. Ces deux intrépides régiments, renouvelant leurs exploits de la Moskowa et de Wiazma, se précipitent sur l'artillerie qui les foudroie, s'en emparent et affermissent la situation. La route reste libre jusqu'au soir.

Mais il est nécessaire de devancer l'ennemi sur le point important d'Orcha, pour s'assurer le passage redoutable du Dniéper.

On abandonne Krasnoë et le chemin se trouve refermé, quand le 18, au matin, arrive le maréchal Ney, conduisant l'arrière-garde de l'armée. Il n'amène avec lui que 6,000 hommes. Un parlementaire russe se présente et vient lui proposer une capitulation. Ney, indigné, le garde prisonnier et marche, avec la poignée de braves qui le suit, à l'assaut des positions où les Russes ont massé plus de 50,000 hommes. Trois fois il est repoussé, mais la nuit arrive, et sacrifiant à l'honneur des armes ses malades et ses blessés, il se jette à travers champs dans la direction du Dniéper qu'il passe sur la glace, et parvient à la tête de 1,500 hommes, à regagner Orcha, ayant marché la journée et la nuit et franchi, en 48 heures, 25 lieues d'un pays sans chemin.

Passage de la Bérésina.

L'armée reste 48 heures à Orcha. Elle y trouve des approvisionnements et du matériel pour refaire son outillage. Les rudes leçons qu'elle a infligées à Kutusoff peuvent lui permettre de penser que les Russes lâcheront prise dès qu'elle rentrera dans la zone d'action des corps qui couvrent ses flancs. Cruelle déception ! Au Nord, Oudinot et Victor sont forcés de reculer devant les forces doubles de Wittgenstein qui s'avance avec 40.000 hommes; au Sud, Tchichagof, grossi de Tormasof, s'est dérobé et a enlevé le pont de Borisow sur lequel comptait l'armée française pour repasser la Bérésina. Ces deux nouveaux

adversaires manœuvrent de façon à opérer leur jonction avec Kutusoff. De telle sorte que, le 22 novembre, l'armée française comptant tout au plus 40,000 combattants, y compris les forces qui se replient du Nord et du Sud, se trouve resserrée sur un espace de 15 lieues entre une rivière infranchissable, sans pont, et trois armées russes fortes de 140,000 combattants.

« Dans cette position, la plus périlleuse où Napoléon se soit jamais trouvé, dit Butturlin, le grand capitaine ne fut pas au-dessous de lui-même. Sans se laisser abattre, il osa mesurer le danger avec l'œil du génie et sut prendre, avec une sûreté de jugement incomparable, les mesures les mieux appropriées aux circonstances. » La promptitude de ses décisions et sa fermeté réveillent parmi les troupes épuisées. mais confiantes, une vigueur et une activité capables de compenser leur infériorité numérique. Trompant pendant quatre jours l'ennemi sur le point de passage qu'il a choisi, il donne à Eblé le temps d'établir deux ponts de chevalets à Studzianka et ses habiles dispositions non seulement permettent à l'armée de surmonter un obstacle qui semblait devoir être son tombeau, mais encore la mettent en mesure de couronner, le 28 novembre, cette belle opération en livrant aux armées russes, à la fois sur les deux rives de la Bérésina, deux de ses plus glorieuses batailles. Le 1er corps, qui formait l'arrière-garde depuis Krasnoë, y prit part et le régiment y eut un officier tué. La route de Wilna était libre, mais les éléments allaient achever l'œuvre commencée par eux dès la sortie de Moscou. Le froid descendit le 4 décembre à près de trente

degrés, dit le docteur Larrey, et amena la ruine de l'armée. De Wilna, elle se dirigea sur Kowno d'où les débris de chaque corps d'armée reçurent un point de ralliement. Thorn fut assigné à ceux du 1er corps; 996 officiers et 2,362 sous-officiers et soldats, c'était tout ce qui restait du corps le mieux commandé, le mieux surveillé, le mieux gouverné de tous et qui n'avait jamais rencontré l'ennemi sans le battre.

Campagne de 1813-1814.

L'armée ne put rester sur la ligne de la Vistule et le prince Eugène, ne laissant des garnisons que dans les places importantes, la ramena sur l'Elbe.

Les premiers mois de l'année 1813 sont activement employés à la refonte des régiments et des corps d'armée; car une nouvelle coalition s'organise contre la France, par les soins de l'Angleterre et de la Russie. La Prusse et la Suède y sont déjà entrées, l'Autriche ne tardera pas à suivre leur exemple. Le 29 mai, le maréchal Davout est chargé de réoccuper Hambourg et de garder les bouches de l'Elbe et les Villes hanséatiques, principalement contre l'armée suédoise. Dans ce but, il fait exécuter des travaux destinés à transformer Hambourg, ville ouverte, en un vaste camp retranché et il établit sa première ligne de défense sur la Stecknitz.

En juin, son corps d'armée est dédoublé. Deux de ses quatre divisions sont données au maréchal Vandamme, sous le nom de 1er corps, pour concourir aux opérations que dirige Napoléon lui-même. Les deux autres divisions,

laissées au maréchal Davout sur le bas Elbe, constituent le 13e corps dont l'effectif atteint 30,000 hommes.

Le 30e, commandé par le colonel Ramand, appartient à la 40e division (général Thiébaut) du 13e corps et forme, avec le 33e léger, la 1re brigade (Delcambre) de cette division.

Prise de Lauenbourg.

Dans la soirée du 18 août, le maréchal Davout, qui a quitté le bas Elbe et s'est avancé jusqu'à Schewerin et Wismar, désigne un bataillon du 30e pour enlever les retranchements établis dans les environs de Lauenbourg. L'attaque de nuit fut des plus brillantes et le 30e s'empara de la ville après avoir mis en déroute les deux bataillons du corps franc de Lutzow qui défendaient les retranchements.

A la fin d'août, Davout, qui était déjà au cœur du Mecklembourg, est obligé de rétrograder et de prendre position derrière les retranchements de la Stecknitz où il repousse victorieusement toutes les attaques des Suédois, commandés par Valmoden.

Le 8 octobre, le 30e fait partie d'une reconnaissance qui s'empare de Winsen. Pendant le même mois, l'ennemi, avec 1,500 hommes d'infanterie et une batterie de 8 pièces, veut forcer la position de Buchen. « Une vive canonnade et le feu de son infanterie, qui dura deux heures, ne parvinrent pas à déloger deux compagnies de voltigeurs du 30e, postées derrière un épaulement dans les marais de la Stecknitz. « La conduite de ces braves gens avait été admirable. » (Général César de Laville.)

Prise de Lunebourg.

Au mois de novembre, une compagnie d'élite du régiment s'empare, par surprise, de Lunebourg, ville située à six lieues de nos postes, dans un pays entièrement occupé par l'ennemi.

Défense d'Hambourg.

Après la bataille de Leipsig, une armée de 80,000 Russes et Suédois se porte contre le 13e corps et force Davout, au commencement de décembre, à se retirer derrière les lignes de Hambourg qui forment un vaste camp retranché emglobant la ville et les iles

Pendant ce siège mémorable, qui dura plus de six mois, le 30e formait, avec le 61e, la brigade Gengoult qui appartenait à la 40e division (général Vichery) chargée de la défense des lignes avancées de Saint-Georges.

Durant la première partie du siège, les troupes de la défense firent de nombreuses expéditions.

Le 19 décembre, deux compagnies du 30e, prennent part à une reconnaissance sur Langenfeld et s'emparent de ce village.

Le 20 janvier 1814, trois colonnes russes se portent à l'attaque du camp retranché d'Haarbourg ; l'une d'elles parvient à nous chasser de l'ile de Moorweder et nous oblige à nous réfugier dans celle de Wilhelmsbourg. L'arrivée de plusieurs compagnies du 30e, envoyées par le général Osten, permet de rétablir le combat, de chasser l'ennemi des iles et de reprendre toutes nos positions.

Combat de Wilhelmsbourg.

Le 9 février, à 4 heures du matin, l'armée d'investissement, commandée par Benningsen, attaque tous les points à la fois; grâce à l'Elbe qui était entièrement gelé, l'ennemi, qui s'est emparé de la Grande-Ferme et de la Maison-Rouge, peut s'avancer, dès le début du combat, vers le vieux château de Wilhelmsbourg, point le plus vulnérable de la défense. Le général Vichery repousse l'ennemi, tandis qu'un bataillon du 30e lui reprend la Grande-Ferme; une nouvelle colonne russe arrive à la rescousse et un combat terrible s'engage autour du moulin de Reygersteig. Après une lutte acharnée, nous sommes obligés de nous réfugier dans la tête de pont; mais Davout arrive avec quelques renforts et l'ennemi se décide à la retraite en laissant plus de 800 morts sur le champ de bataille.

Le 17 février, les Russes et les Suédois renouvellent leur attaque sans plus de succès.

Combat de Reygersteig.

Le 24 février, Benningsen se porte de nouveau sur toute notre ligne.

Une fusillade très vive s'engage vers le moulin de Reygersteig, occupé par un bataillon du 30e qui, malgre l'immense supériorité des assaillants, tient ferme et conserve sa position.

C'est le dernier combat où, dans les relations officielles, il soit fait mention du 30e jusqu'à la reddition de Hambourg.

Le 12 mai 1814, Hambourg était livré aux

alliés, sur l'ordre formel de Louis XVIII, et le 30e était envoyé à Thionville où il tint garnison jusqu'à la fin d'avril 1815.

Campagne de 1815.

Le 30e, toujours commandé par le colonel RAMAND, fut envoyé à Metz, à la fin d'avril 1815, pour faire partie du corps d'observation (4e corps), placé sous le commandement du général Gérard. Il forme, avec le 96e, la 1re brigade (général Romme) de la 12e division (général Pécheux).

Le 7 juin, le 4e corps reçut l'ordre de se rendre à Philippeville où il arriva dans la soirée du 14. Le 15, il se porta sur le Châtelet, où il passa la Sambre, et prit ses cantonnements dans les environs.

Le 16, l'armée fut partagée en deux groupes ; le 4e corps fit partie du premier groupe, dit armée de droite, qui devait, d'après le plan de Napoléon, attaquer et battre les Prussiens dans les environs de Fleurus.

Bataille de Ligny.

Le même jour, le 4e corps arrivait, vers midi, vers la ville de Fleurus que les Prussiens avaient évacuée pour se concentrer aux environs de Ligny et de Saint-Amand. Le 3e corps (Vandamme) auquel était adjointe la division Girard, détachée du corps de Reille, devait s'emparer des trois villages qui composent Saint-Amand ; le 4e corps avait pour objectif Ligny, défendu par les divisions prussiennes Heukel et Jagow.

Craignant d'être tourné sur sa droite, Gérard avait placé, entre Boignée et Balatre, une de ses divisions d'infanterie et toute la cavalerie dont il pouvait disposer ; il ne lui restait que les divisions Pécheux et Vichery pour emporter Ligny, village fortement occupé et partagé en deux par un ruisseau difficilement accessible.

A deux heures et demie, le signal d'attaque se fait entendre. Le 3e corps s'empare d'une partie de Saint-Amand ; les deux divisions du 4e corps s'élancent sur Ligny et, malgré un feu terrible, parviennent à y pénétrer. Repoussées par des forces supérieures, elles reviennent à l'assaut avec un nouveau courage ; quatre fois la partie du village située en deçà du ruisseau est prise et reprise par les Français et par les Prussiens qui sont enfin rejetés sur l'autre rive et cherchent à y prolonger la résistance. Mais à la tombée de la nuit, Napoléon fait avancer une batterie de 40 pièces qui foudroie le village et, formant la vieille garde en colonne d'attaque, il lui fait traverser le ruisseau au-dessous de Ligny. Rien ne peut résister à l'élan de cette vaillante troupe et aux efforts répétés de la division Pécheux ; l'ennemi se met en retraite, ses réserves sont culbutées et nous restons maitres du champ de bataille.

Le 17, Grouchy reçoit l'ordre de poursuivre, avec les 3e et 4e corps et une partie de la cavalerie, l'armée de Blücher pour l'empêcher d'opérer sa jonction avec Wellington ; mais Grouchy ne quitte Ligny qu'assez tard dans la journée et va camper à Gembloux.

Le 18, il ne part de Gembloux qu'entre 8 et 9 heures du matin et se dirige lentement sur

Wavre, malgré les supplications du général Gérard qui veut marcher au canon que l'on entend gronder vers Waterloo.

Combat de Wavre.

Arrivé à Wavre à 4 heures du soir, il fait attaquer ce village, qu'occupe le général ennemi Thielmann avec 28,000 hommes, par le 3e corps qui est repoussé. Le 4e corps se porte sur le moulin de Bierges et ne peut s'en emparer ; la nuit vient et les deux partis couchent sur leurs positions. Le lendemain, les 3e et 4e corps enlèvent, dès l'aube, les ponts de la Dyle et se disposent à marcher sur Bruxelles, lorsque la nouvelle du désastre de Waterloo parvient au maréchal Grouchy qui ordonne la retraite sur Namur.

De Namur, les 3e et 4e corps se dirigent sur Laon, puis, sur la Ferté-Milon d'où ils doivent descendre sur Paris, en longeant la Marne.

Le 21 juin, les alliés avaient franchi la frontière ; le 23, Napoléon abdiquait ; le 30, l'ennemi était en vue de la capitale et, dans la nuit du 3 au 4 juillet, la capitulation de Paris était signée.

Par ordonnance du 16 juillet, l'armée est licenciée et les débris du 30e vont tenir garnison à Angoulême.

Le 30e forme la légion de la Charente.

Enfin, en vertu de l'ordonnance royale du 3 août 1815, le fond du 30e régiment d'infanterie de ligne du premier Empire passe dans la 15e légion (*légion de la Charente*) qui, à la réorganisation du 23 octobre 1820, devient le 42e régiment d'infanterie de ligne actuel.

30e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE ACTUEL

Le 16 janvier 1816, en exécution de l'ordonnance du roi du 3 août 1815, la légion de l'Oise est organisée à Beauvais avec les débris de l'ancien 45e de ligne.

Le 6 janvier 1821, en exécution de l'ordonnance royale du 23 octobre 1820, la légion de l'Oise devient le 30e régiment d'infanterie de ligne.

Campagne d'Espagne (1823).

Dans les premiers jours de 1823, le régiment, alors en garnison à Paris, était désigné pour faire partie de l'expédition d'Espagne. Commandé par le colonel de LANDEVOISIN, il était affecté à la brigade général marquis de Marguerye, de la 2e division (lieutenant-général comte Bourk). Le 15 mars, il franchissait la Bidassoa et, le 8 avril, ses trois bataillons occupaient les hauteurs d'Ernani, sur la route de Saint-Sébastien.

Le 9 avril, l'armée se présente sous les murs de la ville ; le 2e bataillon du 30e, soutenu par quelques compagnies du 35e, a l'honneur de tirer les premiers coups de fusil de la campagne et d'enlever la fameuse position du couvent que les Français avaient si vaillamment défendue contre les Anglais dans la guerre de l'Indépendance espagnole. Le 13 avril, ce même bataillon concourt, avec le 35e de ligne, à une expédition dirigée contre le fort de Guetaria, puis, après la reddition de ce fort, au blocus du port de Santôna.

Pendant ce temps, les 1er et 3e bataillons quittent le siège de Saint-Sébastien et sont chargés d'assurer les communications avec Madrid.

Le 23 décembre, le régiment reçut l'ordre de rentrer en France.

Séjour en France de 1823 à 1830.

A sa rentrée d'Espagne, le 30e occupa d'abord, comme garnisons, plusieurs villes de la Touraine ; en 1825, il est envoyé à Besançon et, en 1827, à Lille ; de 1828 à 1830, le 30e est à Grenoble.

Campagne de 1830.

La France, désireuse de venger la double insulte faite à son ambassadeur et à son pavillon, avait déclaré la guerre au dey d'Alger. Une armée, composée de trois divisions, pourvue d'un équipage de siège et d'approvisionnements considérables de toute nature, fut embarquée dans la première quinzaine de mai et fit voile, le 26 mai, vers les côtes d'Afrique, sous le commandement en chef du général Bourmont. L'amiral Duperré commandait la flotte. Les divisions comprenaient trois brigades formées de deux régiments à deux bataillons de 750 hommes. Le 30e appartenait, avec le 17e de ligne, à la 2e brigade, commandée par le général Hurel, de la 3e division aux ordres du général d'Escars. Le colonel Ocher de Beaupré commandait le régiment.

Le 13 juin, la flotte se trouve en face de la plage de Sidi-Ferruch, choisie pour le débarque-

ment. Le 14, à la pointe du jour, l'opération s'effectue avec la plus grande activité. La 1re division se masse sur le rivage, puis marche contre les trois batteries et les 8,000 Turcs et Arabes, presque tous cavaliers, qui espèrent nous barrer le passage. Le feu de nos bataillons, secondé par l'artillerie de la flotte, les oblige à la retraite.

Bataille de Staouëli.

Le 19, l'armée française se porte sur Staouëli où l'armée du Dey, forte de 30,000 hommes (27,000 Arabes et 3,000 janissaires turcs), a pris position sous le commandement d'Ibrahim, gendre du dey d'Alger. La brigade dont fait partie le 30e n'est pas engagée. Ibrahim, battu, se replie dans la direction d'Alger. L'armée française s'établit solidement à Staouëli en attendant son matériel de siège et fortifie sa base d'opérations.

Combat de Sidi-Khalef.

Ibrahim se persuade que ce temps d'arrêt est un symptôme d'impuissance et vient nous attaquer le 24. La façon dont il est reçu le tire promptement d'erreur. Il se replie; mais la division qui occupe Staouëli se met à sa poursuite, l'atteint à Sidi-Khalef et lui inflige des pertes sérieuses. Le lendemain, l'armée tout entière se met en mouvement. Nos têtes de colonnes ne sont déjà plus qu'à six kilomètres d'Alger. Mais il nous faut conquérir pied à pied un terrain inextricable qui permet aux Arabes

de déployer toutes les ressources de leur adresse, de leur agilité et de leur audace.

Combat de Chapelle-Fontaines.

Le 26 au matin, après avoir manœuvré toute la journée du 25 et marché une partie de la nuit, le régiment prenait position, à la pointe du jour, vers Chapelle-Fontaines. Deux de ses bataillons furent chaudement engagés jusqu'au soir. Ils eurent 97 hommes et plusieurs officiers tués ou blessés. Le 27, nouveaux combats pour déloger l'ennemi de ses positions. Le capitaine D'AUTUN, secondé par le lieutenant DE LARTIC, se signale en enlevant, à la baïonnette, à la tête de sa compagnie, un poste retranché. Après la compagnie D'AUTUN, se distinguent, à leur tour, dans des actes de vigueur de même nature, les compagnies DE LA CHAPELLE et BOURGEOIS (1re et 4e du 1er). Le sergent-major DE BRUNET, de cette dernière, est blessé en s'emparant du drapeau arboré sur le poste enlevé par sa compagnie. Le 28, on combat sur les positions conquises pendant que s'effectuent les dernières reconnaissances en vue de l'attaque d'Alger, et, le 29 au soir, la tranchée est ouverte à 500 mètres du fort l'Empereur. Les bataillons du 30e alternent aux travaux du siège depuis l'ouverture de la tranchée. L'un d'eux contribue à repousser une sortie.

Prise d'Alger.

Le 4 juillet, nos batteries ouvrent le feu et ruinent tellement la citadelle que les assiégés,

se sentant hors d'état de repousser un assaut, l'évacuent et la font sauter. Le 5, la ville capitule.

La fin de l'été se passe en reconnaissances. Puis, en novembre, le général Clauzel, successeur du général Bourmont, entreprend une expédition sur Médéah. Il organise à cet effet une division de trois brigades de deux régiments. Le 30e fait partie de la 3e de ces brigades et assiste, mais sans être engagé directement, à la prise de Blidah et au brillant combat du col de Mouzaïa (18 et 21 novembre). Le 22, Médéah ouvre ses portes et, le 2 décembre, la division expéditionnaire, après avoir laissé une garnison dans la place, reprend le chemin d'Alger.

A la fin de décembre, Médéah est évacué par suite de la réduction à six régiments du corps d'occupation de l'Algérie. Le 30e y est maintenu.

Campagne de 1831.

En février, le général Berthezène remplace le général Clauzel comme général en chef. En avril, le colonel D'ARLANGES remplace le colonel OCHER DE BEAUPRÉ promu général. Le 25 juin, le général en chef se met à la tête d'une expédition dirigée sur Médéah en vue d'en ramener le bey Ben-Omar, notre allié. Deux bataillons du 30e y prennent part et font partie de la brigade commandée par le général Feuchères.

Retraite de Médéah.

Le 1er juillet, à 5 heures du soir, le général Berthezène, ayant atteint son but, fait repren

dre à sa colonne le chemin d'Alger. Mais les tribus arabes, enhardies par l'abandon de Médéah, se soulèvent et se disposent à inquiéter notre retraite. A la sortie de Médéah, déjà elles harcèlent notre arrière-garde; puis nous les trouvons le lendemain, à la descente du col de Mouzaïa, couronnant les hauteurs qu'on a négligé d'occuper. Il en résulte une échauffourée des plus dangereuses de laquelle la colonne se tire heureusement, grâce à l'intrépidité du bataillon des zouaves, de récente création, et au coup d'œil de leur chef, l'illustre Duvivier, alors chef de bataillon.

Après une halte de sept heures au pied du col, la marche fut reprise à 5 heures du soir. Le 30e occupait la queue de la colonne; le 3e bataillon (commandant Cassaigne) prit le service de l'arrière-garde. Dès que le mouvement commença, les Arabes se précipitèrent sur nos traces et renouvelèrent, jusqu'à la nuit, des charges furieuses sur les deux compagnies Croce et Habary qui formaient l'extrême arrière-garde. Ils les serraient parfois de si près qu'il était nécessaire d'user des feux de peloton. Dans une de ces charges, le capitaine Croce fut tué. Au point du jour, la division expéditionnaire atteignit Bouffarick, et, après une halte de deux heures, se remit en marche pour aller s'établir derrière l'Oued-Kermès, vers la Ferme-Modèle, où elle campa pendant une dizaine de jours. Les deux bataillons du régiment avaient perdu dans cette retraite 45 tués ou blessés, dont trois officiers.

Combat de l'Oued-Kermés.

Par suite de la réduction apportée au cadre de nos opérations en Algérie, l'Oued-Kermès devenait, pour notre corps d'occupation, la ligne de défense avancée du côté de la Métidja. La Ferme, mise en état de défense, et deux blockaus, servaient à la consolider. Elle n'était séparée de nos cantonnements des faubourgs d'Alger que par une distance d'une quinzaine de kilomètres; la Maison-Carrée, distante de huit kilomètres, lui servait de poste de soutien. La division expéditionnaire étant rentrée à Alger le 9 juillet, cette ligne d'avant-postes fut confiée à la garde du 30e. Le 3e bataillon (commandant CASSAIGNE) en prit possession; cinq de ses compagnies furent laissées sur l'Oued-Kermès, ses trois autres compagnies furent établies à la Maison-Carrée.

Le 17, les contingents arabes, fanatisés par Ouled-bou-Mesrag, se jettent en masse sur la Ferme et les blockaus avec une vigueur et un ensemble qu'on ne leur connaissait pas. Malgré le feu des deux obusiers que possédait la Ferme, ils viennent tourbillonner jusqu'au pied des murs d'enceinte et poussent l'audace jusqu'à venir tirer par nos propres créneaux. Les blockaus sont entourés ; le plus petit des deux, celui de gauche, où commande le sergent LESJUIN, à la tête de 14 hommes, attire leurs efforts les plus acharnés ; quelques fanatiques viennent se faire tuer au pied des blockaus, en cherchant à en arracher les madriers. Quoique brillamment soutenue par nos compagnies, cette lutte, en se

prolongeant depuis le matin, commence à devenir inquiétante quand, sur le soir, on voit tout à coup cette nuée d'assaillants se disperser à l'approche d'une forte colonne venant d'Alger. C'était la brigade qui accourait, attirée par la fusillade. Le général décide que les avant-postes seraient doublés à l'aide du 1er bataillon (commandant Régalia) et que le colonel en prendrait le commandement.

Ces précautions n'étaient pas superflues. Le lendemain, les Arabes se jettent sur notre ligne en masses plus considérables que jamais. Leur effort principal se concentre sur le grand blokaus qu'ils enveloppent pour l'isoler de la Ferme. Le lieutenant Rouillard, qui occupait l'ouvrage à la tête de 20 hommes, se fit remarquer par son sang-froid, recommandant de ne tirer que très lentement et à coup sûr, afin d'éviter un assaut que l'ennemi ne manquerait pas de livrer s'il s'apercevait que la garnison avait épuisé ses munitions. L'ennemi subit des pertes considérables et son échec est complété par l'intervention d'une colonne, amenée d'Alger par le général en chef lui-même, qui va mettre le feu au camp des Arabes, au-delà de l'Oued-Kermès. Mais il n'en sont que plus surexcités et quand la colonne du général en chef s'est retirée, ils viennent le soir investir de nouveau le grand blockaus qu'on ne parvient à ravitailler, le lendemain 19 au point du jour, qu'en lançant sur eux tout le bataillon Régalia. Chassés de l'intérieur de nos lignes, ils se portent sur nos derrières et livrent combat à une forte colonne venue dans la soirée pour assurer nos communications avec Alger.

Le 20, ils donnent un assaut furieux à la Ferme

et à nos blockaus et déploient aux yeux de nos troupes les contingents et les drapeaux de huit tribus. En même temps, ils se portent au-devant d'un bataillon qui avait été envoyé d'Alger pour y ramener nos blessés. Ils subissent un nouvel échec. La compagnie envoyée en renfort à ce dernier bataillon perd son sous-lieutenant, M. Ollivier, frappé d'une balle.

Le colonel ayant dû marcher la nuit avec le bataillon CASSAIGNE pour accompagner les blessés jusqu'aux portes d'Alger, le bataillon RÉGALIA, resté seul, est obligé de se tenir sur la défensive pendant toute la journée du 21 et de laisser de nouveau la communication interrompue avec le grand blockaus, commandé ce jour-là par le lieutenant NICOLLE. Mais le colonel ramenait le soir même le bataillon CASSAIGNE qui s'établissait au bivouac sur les hauteurs en arrière de la Ferme. Le général en chef le faisait appuyer par un régiment et arrivait le 22 au point du jour avec une forte colonne pourvue d'artillerie qui balayait décidément la plaine et refoulait les tribus à plusieurs lieues de l'Oued-Kermès. Les Arabes, frappés de cette manifestation de notre force et d'ailleurs découragés et affaiblis par les échecs répétés qu'ils venaient de subir, se tinrent tranquilles pour le reste de la saison.

La vigueur déployée par le 30e, dans la retraite de Médéah et dans les six jours de combat de l'Oued-Kermès, lui ont fait le plus grand honneur et lui ont assuré une place dans les annales de notre conquête africaine. Le 23 juillet, en annonçant la déroute des tribus, le général en chef citait à l'ordre de l'armée : le colonel D'ARLANGES, le commandant CASSAIGNE, les lieu-

tenants ROUILLARD et NICOLLE, les sergents-majors RIETTE et de ROSTAINGT, et le caporal SAINT-JEAN.

Nos succès de l'Oued-Kermès ajoutaient au chiffre de nos pertes celles de 6 tués, dont un officier, et de 46 blessés. Ces pertes, dans leur ensemble, étaient relativement légères ; mais les fatigues exceptionnelles, subies en juin et juillet, déterminèrent, sous l'influence d'un climat brûlant, des maladies meurtrières qui appauvrirent promptement nos effectifs et firent décider en octobre le retour du régiment en France.

Séjour en France de 1831 à 1855.

De sa rentrée d'Algérie au mois de juillet 1855, le 30e tint successivement garnison à Nîmes, Lyon, Besançon, le camp de Compiègne, Paris, Angers, La Rochelle, Lorient, le camp de Plélan, Mézières, Valenciennes, Paris, Strasbourg, Dôle, Issoudun, Paris, Saint-Brieuc, Brest et Lyon.

Campagne d'Orient (1855).

Le 10 juillet 1855, les trois bataillons actifs du régiment, commandés par le colonel ROUBÉ, arrivaient à Marseille. Le 11, le 1er bataillon s'embarquait sur le *Christophe-Colomb* ; le 14, l'état-major, le 2e et le 3e bataillon prenaient place à bord de la frégate à vapeur l'*Ulloa*. Le 17, l'*Ulloa* entrait dans le port de Malte saluée par les hourras des troupes anglaises qui garnissaient les remparts, hourras auxquels la musique du régiment répondait en jouant l'air national anglais. Le 24 au matin, les passagers de la fré-

gate débarquaient à Constantinople et recevaient l'ordre de se rendre au camp de Maslak, à 14 kilomètres de la ville.

Le *Christophe-Colomb* n'entrait dans le Bosphore que le 25. Quelques heures après son mouillage, il était abordé par une frégate à voiles de la marine militaire turque qui engagea son beaupré dans la mâture du navire à l'ancre et vint heurter son tambour de babord. Dans ce choc, deux hommes du 30e furent lancés à la mer et disparurent dans les flots.

Le 26 juillet, le 1er bataillon rejoignait le régiment désigné pour former, avec le 35e, la brigade Sol.

Le 23 août, le régiment montait en entier sur le *Charlemagne*; le 2 septembre, il débarquait à Kamiesch et venait camper devant Sébastopol, près de la redoute n° 4.

Le 30e n'eut pas le bonheur de jouer un rôle actif pendant cette glorieuse campagne; arrivé avec les derniers renforts, il était le 8 septembre, jour de la prise de Sébastopol, près de la redoute n° 4, en réserve en face du fort de la Quarantaine.

Le 5 mai 1856, le régiment quitta le camp d'Inkermam, où il avait passé l'hiver, et vint s'embarquer à Kamiesch sur l'*Ulm* qui le ramena en France. Le 14, il était à Marseille où l'attendait l'ordre de se rendre à Brest pour y tenir garnison.

Séjour en France de 1856 à 1859.

De 1856 à 1859, le régiment occupa Brest et Lyon,

Campagne de 1859.

La France a fait alliance avec l'Italie contre l'Autriche. D'après l'organisation de l'armée d'Italie, le 30e constitue, avec le 5e bataillon de chasseurs et le 49e de ligne, la 1re brigade (Douai Abel) de la 1re division (Luzy de Pélissac) du 4e corps d'armée, commandé par le général Niel. La 2e brigade (Lenoble) est composée des 6e et 8e de ligne. Les deux autres divisions du corps d'armée étaient commandées : la 2e par le général Vinoy, et la 3e par le général de Failly.

Le 28 avril, le régiment quitte Lyon pour se rendre par les voies rapides à Saint-Jean-de-Maurienne, alors tête de ligne, et, dès le lendemain, s'achemine sur l'Italie par la route du Mont-Cenis.

Le 5 mai, la division Luzy de Pélissac fait son entrée à Turin au milieu des acclamations. Les maisons sont pavoisées, les fleurs pleuvent sur nos soldats, l'enthousiasme est indescriptible.

Le 6 mai, la division prend le chemin de fer d'Alexandrie et va s'établir sur la ligne Casal-Valenza-Alexandrie, déterminée comme première ligne de rassemblement de l'armée alliée. Le 4e corps est maintenu, jusque vers la fin du mois, dans l'angle du Tanaro et du Pô et le régiment concourt aux divers services dont il est chargé : mouvements d'avant-postes, construction d'ouvrages, etc, qui ont à la fois pour but de protéger les positions occupées et de tromper l'ennemi sur la ligne d'opérations que va prendre l'armée française. Ces mouvements et ces tra-

vaux sont liés à ceux du 1er corps qui est poussé jusque vers Ponte-Curone et qui, avec la 1re division (Forey), livre le brillant combat de Montebello (20 mai). L'ennemi est ainsi amené à penser que l'armée française va se concentrer sur sa droite et marcher sur Plaisance, comme en 1796, tandis que, dès le 26, les ordres sont donnés pour que la concentration se fasse sur sa gauche.

En vertu de ces ordres, la 4e division vient passer le Pô à Casal, le 29 mai, et la Sesia à Verceil, le 30, pour aller s'établir à Borgo-Vercelli. Les Piémontais ont déjà franchi cette dernière rivière. Ils opèrent dans le voisinage, sur la droite, et livrent le premier combat de Palestro. Le 31, nouveau combat de Palestro. Le 4e corps, appuyant ainsi l'armée sarde, continue sa marche en avant et se porte à Cameriano. Le 30e est chargé d'occuper militairement la grande ferme de Guidizzolo, considérée comme un des appuis de la ligne, en cas d'attaque.

Le 1er juin, le 4e corps se présente devant Novare, occupé seulement par deux ou trois bataillons autrichiens qui se hâtent de l'évacuer, après quelques décharges d'artillerie et de mousqueterie. Il traverse Novare et s'établit vers Olengo, à cheval sur le chemin de fer et la route de Mortara. La 1re division occupe la droite et touche à la rivière de l'Agogna. Dans cette position, le 4e corps concourt à la protection du mouvement général que toute l'armée exécute par Novare, sur les points de San-Martino et de Turbigo, choisis pour le passage du Tessin.

Bataille de Magenta.

Le 4, bataille de Magenta, qui nous assure ce passage et nous ouvre la route de Milan. Le 4e corps, parti dès le matin sur Trécate et San-Martino ne peut engager que l'une de ses divisions (Vinoy).

Le 8, le 4e corps traverse Milan, et se porte en avant par la route de Landriano, pour appuyer le 1er corps dans son action sur Marignan. La division, pendant le combat, a pris position à Carpiano.

Le 11, marche en avant, par Milan, continuée les jours suivants par Cassano d'Adda, Caravaggio et Carpenedolo où le corps d'armée est concentré le 21 juin.

Bataille de Solférino.

(Inscrite sur le drapeau du régiment.)

A la fin de la journée du 23, les divers corps de l'armée alliée étaient établis sur les deux rives de la Chièse, de Lonato à Carpenedolo, et recevaient l'ordre de se mettre en mouvement le 24, pour se rapprocher de la ligne du Mincio. L'armée alliée est commandée par l'empereur Napoléon III. Elle est forte de 210,000 hommes: 160,000 Français et 50,000 Italiens. En suivant de la gauche à la droite, les positions occupées et les ordres pour le 24 étaient les suivants:

L'armée sarde devait se porter de Lonato sur Pozzolengo.

Le 1er corps (Baraguey d'Hilliers) devait se porter d'Essenta à Solférino.

Le 2e corps (Mac-Mahon) devait se porter de Castiglione sur Cavriana.

Le 3e corps (Canrobert) devait se porter de Mezzano sur Medole.

Le 4e corps (Niel) devait se porter de Carpenedolo sur Guidizzolo par Medole.

La garde, de Montechiaro sur Castiglione.

Les Autrichiens, sans interrompre leur marche en retraite depuis Magenta, avaient pris position, le 20, derrière la ligne du Mincio, avec l'intention de nous y livrer une bataille défensive. Nous leur prêtions toujours le même dessein, lorsque l'empereur François-Joseph, se décidant à prendre l'offensive dans le but de nous combattre sur la Chièse, où il croyait que nous serions encore le 24, fit repasser le Mincio, le 23, à ses corps d'armée et leur assigna pour lieux de cantonnement la plupart des points indiqués comme objectifs, pour le lendemain, aux corps de l'armée française. Une rencontre inattendue des deux parts était donc inévitable dès le matin du 24.

A 3 heures du matin, le corps d'armée Niel se mettait en marche sur une seule colonne, les divisions dans l'ordre naturel. La brigade Douai : 5e bataillon de chasseurs à pied, 30e et 49e de ligne, formait l'avant-garde. Vers 5 heures 1/2, les escadrons qui les précèdent rencontrent à hauteur de la ferme Resica, à 1,500 mètres en avant de Medole, quelques pelotons de cavalerie légère ennemie auxquels ils donnent la chasse ; mais eux-mêmes sont bien vite arrêtés par des feux d'artillerie et de mousqueterie partant de Medole. Deux bataillons du 52e autrichien, de la brigade Blumenkron, du 9e corps,

occupent Medole ; l'un deux est déployé sur le périmètre Ouest, Nord et Est ; l'autre, massé en dehors, à l'Est, sert de réserve. Quatre escadrons appuient le flanc droit de la position ; une brigade de dragons avec sa batterie appuient le flanc gauche.

Le général Luzy de Pélissac reçoit l'ordre d'enlever Medole et prend les dispositions suivantes : deux compagnies du 5e chasseurs à pied, deux bataillons du 49e et un bataillon du 30e, sous la conduite du général Lenoble, attaquent la ville par la droite ; le général Douai à la tête d'une seconde colonne, formée de deux compagnies de 5e bataillon de chasseurs à pied, de deux bataillons du 30e et d'un bataillon du 49e, tourne la ville par la gauche. Le lieutenant-colonel Guichard dirige le bataillon du 30e qui marche avec la colonne de droite. Le colonel Lacroix dirige les deux bataillons qui marchent avec la colonne de gauche. Les batteries divisionnaires battent Medole de leurs feux, pendant que les mouvements de flanc s'exécutent, puis la charge sonne sur toute la ligne. La résistance est des plus vives sur tous les points. Mais nos troupes, vigoureusement enlevées par leurs chefs, s'élancent à la baïonnette sous un feu violent. La colonne de droite atteint la première le périmètre du village. L'ennemi, menacé d'être enveloppé par la colonne de gauche, est forcé à la retraite ; mais l'attaque a été si vive qu'il nous laisse 900 prisonniers et deux pièces de canons. L'une de ces pièces avait été enlevée concuremment par les chasseurs à pied et le bataillon du 30e de la colonne de droite qui eurent à recevoir à bout portant une décharge à mitraille.

Mais Medole n'est qu'un poste avancé. Sans perdre de temps et laissant quelques compagnies pour organiser la défense de la localité conquise, le général Luzy de Pélissac entraîne sa division vers Rebecco, position sur laquelle se retirent les défenseurs de Medole, et qui devient le centre de résistance de tout le 9e corps d'armée autrichien. La brigade Benedeck, de ce corps, occupe Rebecco qui est donné comme objectif à la brigade Douai, laquelle s'avance sur deux lignes, à cheval sur la route de Medole à Rebecco ; le deuxième bataillon du 30e est déployé sur la première ligne. Une lutte acharnée s'engage aux abords du village. Le colonel Lacroix, qui donne à tous l'exemple de la plus brillante intrépidité, est frappé mortellement d'une balle au ventre. La 2e brigade (Lenoble) est portée sur la droite pour faire face à une 2e brigade autrichienne (Wimpfen) qui entre en ligne, en vue d'appuyer le flanc gauche de Rebecco.

Le général Luzy, très inférieur en nombre, est obligé de demander du renfort. Le général Niel le fait appuyer par la 1re brigade de la 2e division (Vinoy). La division Luzy reprend de nouveau l'offensive et arrache enfin Rebecco à ses défenseurs. Mais elle ne peut pousser au-delà ; en face d'elle se déploie la brigade de réserve Castiglione qui vient remplacer la brigade Benedeck rejetée hors du village.

Ayant pris les dispositions pour tenir à Rebecco, le général Niel continue son déploiement en vue d'agir sur Guidizzolo, qui lui a été donné comme objectif, et il porte sur sa gauche le reste de la division Vinoy.

Il cherche de ce côté l'appui du deuxième corps (Mac-Mahon) chargé déjà de couvrir, par sa gauche, l'action du premier corps (Baraguey d'Hilliers) sur Solférino. La division de cavalerie Desvaux établit la liaison entre les 2e et 4e corps. L'artillerie du 4e corps se constitue sous la direction du général Soleille en une puissante batterie de 42 pièces qui bat le Campo-Medolano et permet au général Vinoy de marcher sur la ferme de Casa-Nuova. La 3e division (de Failly) vient alors appuyer les deux premières. Sa première brigade O'Farrel se dirige sur Baëte, autre ferme située entre celle de Casa-Nuova et Rebecco, pendant que la deuxième (Saurin) s'établit non loin de Medole, comme réserve du général Niel. La division de cavalerie Partouneaux a pris position derrière la grande batterie. Enfin, vers 9 heures et demie, la brigade Jannin, du 3e corps (Canrobert), se formait en dessus de Medole, face au Sud-Est, pour couvrir la droite du 4e corps.

Ces fortes dispositions ne sont pas superflues, car ce n'est plus à un seul corps d'armée que Niel a maintenant à faire. Le 3e corps autrichien, soutenu par une division de cavalerie, entre en ligne pour appuyer le 9e, qu'on a combattu depuis le matin, et le 11, massé en arrière de Guidizzolo, est prêt à les soutenir. Néanmoins, malgré tous ses efforts, l'ennemi est impuissant à nous déloger de Rebecco et les attaques de Vinoy et d'O'Farrel sur Casa-Nuova et sur Baëte sont couronnés de succès. De ces deux positions enlevées à la baïonnette, l'ennemi est rejeté sur Guidizzolo. Mais le général Niel n'a plus que deux bataillons en réserve et il est à peine 11

heures. Pourra-t-il se maintenir contre les retours offensifs dont il est menacé ? Il fait fortifier les deux fermes conquises et s'adresse de nouveau au maréchal Canrobert qui, à midi et quart, donne au général Trochu l'ordre d'apporter au 4e corps l'appui de sa première brigade (Bataille). Il est à désirer que ce renfort promis ne se fasse pas attendre, car, vers 1 heure, des forces considérables se jettent sur les fermes de Casa-Nuova, et de Baëte. L'intervention de la cavalerie devient nécessaire, notamment sur Casa-Nuova qui devient le théâtre d'une lutte acharnée. Pour parvenir à se dégager, le général Niel, sûr de l'appui de la brigade Bataille, forme derrière Baëte une colonne des deux derniers bataillons de sa réserve et de quatre bataillons empruntés à sa deuxième ligne devant Rebecco, et les lance sur Guidizzolo sous la conduite du général Luzy de Pélissac. Les 1er et 3e bataillons du 30e font partie de cette colonne qui, refoulant tout ce qui se trouve sur son passage, réussit à atteindre les premières maisons de Guidizzolo. Mais là se présentent les masses profondes du 11e corps qui la reçoivent par une fusillade meurtrière et l'obligent à revenir sur Baëte.

Quelle que grande que paraisse leur force de résistance sur ce point, les Autrichiens n'en sentent pas moins les chances favorables se déclarer pour nous. Il est à peine deux heures et ils voient le drapeau français flotter sur les hauteurs de Solférino qui formaient le matin l'appui central de toutes leurs combinaisons. Dans la plaine, leur gauche a été rejetée en arrière de Médole, et nous demeurons inexpu-

gnables à Casa-Nuova, à Baëte, à Rebecco, tandis que leur droite n'a fait que tenir l'armée sarde en échec. Ce n'est donc plus pour la victoire qu'il leur faut actuellement combattre, mais bien pour assurer leur retraite dont l'un des points indispensables est Guidizzolo. C'est au 11e corps qu'ils confient l'honneur de le défendre, jusqu'à la dernière extrémité. Préalablement, ils joignent à lui les réserves des 3e et 9e corps pour tenter sur trois colonnes un puissant retour offensif. La colonne de droite s'avance par la route de Castiglione, celle du centre marche sur Casa-Nuova, celle de gauche sur Rebecco. Mais en ce moment même (4 heures) le général Niel, sûr de l'appui du corps Canrobert, dirige la brigade Bataille sur Guidizollo par l'intervalle qui sépare les fermes Casa-Nuova et Baëte. Cette brigade, secondée par les bataillons du 30e qui occupent cette dernière, attaque la colonne du centre et celle de gauche, pendant que la colonne de droite, arrêtée par la ferme Casa-Nuova, est assaillie sur ses flancs par la cavalerie Desvaux. La charge bat sur toute la ligne du 4e corps ; on pousse l'ennemi à la baïonnette et on le rejette sur Guidizzolo en lui faisant de nombreux prisonniers. Sur ces entrefaites (vers 5 heures et demie), éclate un violent orage qui amortit l'élan de nos troupes et permet à l'ennemi de nous arrêter aux abords de Guidizzolo où il se maintient jusqu'à 8 heures du soir. Ce contre-temps, joint à l'épuisement des troupes, empêche la poursuite qui, de la même façon, est arrêtée sur d'autres points du champ de bataille, où elle aurait pu avoir de sérieuses conséquences, surtout après la prise

de Cavriana, enlevé à 5 heures du soir par les voltigeurs de la garde.

La part glorieuse du 30e dans cette mémorable journée lui valut l'honneur de voir le nom de Solférino écrit sur son drapeau. Outre son colonel, il avait eu 356 officiers et soldats mis hors de combat dans cette seule bataille.

Séjour en France de 1859 à 1870.

De 1859 à 1870, le régiment tint successivement garnison à Nevers, Bourges, le camp de Châlons, Paris, La Rochelle et Lyon.

Campagne contre l'Allemagne.

(1870-1871)

Le 18 juillet 1870, le 30e reçut l'ordre de se diriger sur Strasbourg par les voies rapides. Commandé par le colonel WIRBEL, il faisait partie de la brigade Abattucci, de la 3e division (général Guyot de Lespart) du 5e corps (général de Failly.

Bataille de Beaumont.

Le 6 août, jour de la bataille de Reischoffen, il contribua à protéger la retraite du corps du maréchal de Mac-Mahon ; le 29 août, il prit part au combat de Bois-des-Dames, et le 30, à la bataille de Beaumont. Dans cette dernière journée, M. DE LAMARCODIE, commandant le 3e bataillon du régiment, s'offrit spontanément à couvrir, sur le plateau à gauche de Beaumont,

une batterie de dix pièces qui appartenait à la 2e division et avait perdu son soutien ; grâce à cette généreuse initiative, cette artillerie put continuer son feu, et protéger la retraite du 5e corps pendant une heure environ, et fit beaucoup de mal à l'ennemi. Vivement encouragé par les généraux de l'Abadie d'Aydren et Besson, chef d'état-major du 5e corps, ce bataillon, mitraillé sur sa droite et canonné sur son front, n'abandonna la position, devenue tout à fait intenable, qu'après le départ de la batterie, qu'il continua de soutenir en s'engageant dans les bois, et en débusquant les tirailleurs ennemis qui les occupaient déjà. Pendant cette journée, le 30e eut 4 officiers et 318 hommes tués ou blessés.

Bataille de Sedan.

Le 1er septembre, le régiment, éprouvé par la bataille de l'avant-veille, reste en réserve jusqu'à 2 heures de l'après-midi. A ce moment et sur l'ordre du général en chef, ses trois bataillons descendent, au pas de course, les pentes qui mènent à Fonds-de-Givonne. De là, le 1er bataillon se dirige sur Balan, remonte le village, pénètre dans un parc occupé par les Bavarois, les culbute en leur faisant 40 prisonniers et reste maître de la position, dans laquelle il se maintient jusqu'à épuisement complet de ses munitions, c'est-à-dire jusqu'à 6 heures du soir.

Les 2e et 3e bataillons gravissent les hauteurs situées au delà de Fonds-de-Givonne, et engagent avec l'ennemi une lutte acharnée. M. Blanc, sous-lieutenant porte-drapeau, tombe mortelle-

ment blessé ; le sous-lieutenant THEVENIN, qui le remplace, est tué ; le sergent MUZELLI prend à son tour le drapeau et est aussitôt grièvement blessé, en même temps que le sergent-fourrier ARNAUD, qui se trouve à ses côtés ; le caporal-sapeur et quatre des sapeurs groupés autour d'eux sont tués. Ces vaillants bataillons gagnent d'abord du terrain au prix d'héroïques efforts, et voient tomber leurs deux commandants : MM. DE LAMARCODIE et DE MONTLIVAULT, sérieusement blessés ; mais ils sont bientot obligés de se replier en combattant sur Balan, d'où ils parviennent à chasser l'ennemi. A la nuit, les trois bataillons du 30e, criblés par la mitraille et n'ayant plus de munitions, sont rejetés dans Sedan.

Le régiment avait eu, dans cette malheureuse journée, 15 officiers et 420 hommes mis hors de combat.

Le 2 septembre, le 30e était prisonnier de guerre ; mais son drapeau, brûlé dans une maison de la place Verte, ne devait pas servir de trophée à l'ennemi.

Le dépôt du 30e qui, pendant la guerre, était resté à Montauban et avait contribué à la formation de nombreux régiments de marche, recevait, en mars 1871, l'ordre de se rendre à Toulouse, où le régiment fut à peu près reconstitué. Au mois de juillet 1871, il rejoignait, à Besançon, le 30e régiment de marche qui devait fusionner avec lui, et en avril 1873, il venait tenir garnison à Annecy.

Abrégé de l'historique du 30e régiment de marche.

Les trois bataillons du 30e régiment de marche furent formés à Moulins, par décision ministérielle du 17 septembre 1870.

Le 30e de marche à l'armée de la Loire.

Le 27 septembre, ce régiment, destiné à servir dans l'armée de la Loire, fut dirigé sur Bourges et placé dans la 2e brigade (général Rebillard) de la 2e division (général Martineau des Chenets) du 15e corps (général d'Aurelle de Paladines).

Le 9 novembre, le 30e de marche assiste à la glorieuse bataille de Coulmiers ; son 1er bataillon, chargé de surveiller la route d'Orléans à Blois, réussit à chasser de Meung les détachements prussiens qui y étaient établis.

Le 3 décembre, il prend part au combat d'Artenay et y montre un courage et un sang-froid qui auraient fait honneur aux troupes les plus aguerries.

Le 4 décembre, il combat à Cercottes, et couvre vaillamment la retraite du 15e corps sur Orléans.

Dans ces deux dernières journées, ses pertes s'élèvent à 7 officiers et à 518 hommes tués ou blessés.

Le 30e de marche à l'armée de l'Est.

Le 8 janvier 1871, le 30e de marche s'em-

barque à Bourges et arrive le 15 à Clerval, près de Montbéliard.

Du 15 au 18, il assiste à la bataille d'Héricourt, série de combats livrés sur les bords de la Lisaine contre l'armée du général Werder, qui couvre le blocus de Belfort. Le 19, placé à l'extrême arrière-garde, il protège la retraite de l'armée de l'Est, et se fait remarquer par sa ferme attitude contre un ennemi victorieux qui nous suit à distance sans oser nous attaquer.

Le 23 janvier, la 2e division, à laquelle appartient le 30e de marche, prend position en avant de Larnod, pendant que le reste de l'armée continue à défiler vers Pontarlier. Le 25, cette même division se fortifie à Busy, qu'elle est obligée d'abandonner le 27, en présence des forces imposantes de l'ennemi, encore accrues par l'entrée en ligne des troupes de Manteuffel. Elle effectue alors sa retraite sur Besançon, tandis que le reste de l'armée de l'Est, exclue de l'armistice signé à Versailles, se prépare à entrer en Suisse.

Jusqu'au 9 mars, le 30e de marche occupe diverses positions autour de Besançon. Enfin, à la signature de la paix, il rentre dans la ville et y tient garnison jusqu'à sa fusion avec le 30e de ligne.

FAITS PARTICULIERS

(*Extrait de l'historique du* 30e *de ligne.*)

Dauphin au siège de Mons.

En 1691, le régiment du Dauphin, qui faisait partie de l'armée de Flandre, s'illustra d'une façon particulière au siège de Mons. A l'attaque du 2 avril, ses grenadiers emportèrent d'assaut la brèche de l'ouvrage à cornes, malgré les efforts des défenseurs qui, pour mieux disputer le terrain pied à pied, avaient quitté leurs mousquets et s'étaient armés de fourches et de faulx emmanchées à revers, armes très usitées alors dans les combats de tranchée.

Pour perpétuer le souvenir de cette brillante action, Louis XIV voulut que les sergents de grenadiers de Dauphin demeurassent armés, au lieu de fusils, des fourches dont ils s'étaient emparés.

Cet usage s'est conservé dans tous les corps isssus de Dauphin jusqu'au licenciement de l'armée en 1815.

Dauphin au siège de Namur.

Dauphin ouvrit la campagne de 1692 par le siège de Namur. Les compagnies de grenadiers montrèrent leur vigueur accoutumée à l'attaque du Fort-Guillaume et s'emparèrent en un clin d'œil du chemin couvert de cet ouvrage. Là de-

vait se borner l'opération de la journée, mais un lieutenant s'étant écrié : « Allons, enfants, faisons parler de nous. » Vingt hommes s'élancent à sa poursuite et grimpent au bastion par les harpes du saillant. Arrivés sur la berme, ils s'élancent sur la plongée aux cris de : « Tue ! tue ! » Les assiégés surpris mettent bas les armes et l'ouvrage est conquis. La ville capitula sous le drapeau de Dauphin, alors commandé par le lieutenant-colonel PONCET.

Le roi, charmé de la conduite du régiment, lui fit servir une collation dans l'abbaye de Salsines, près de Namur ; les religieuses, dit l'histoire, voulurent bien assister à ce repas et accorder un baiser, un seul, aux officiers.

Le lieutenant du Cimetière au siège de Landau.

Le 28 juillet 1713, au siège de Landau, tandis que Dauphin était de tranchée avec Brendlé suisse et Chartres, M. de Valory, ingénieur du siège, propose au lieutenant DU CIMETIÈRE d'aller avec 30 grenadiers reconnaitre une place d'armes au-delà de la rivière. DU CIMETIÈRE accepte et, traversant le premier la rivière avec de l'eau jusqu'à la ceinture, il aborde l'autre rive n'ayant près de lui que trois hommes. Dans ce moment, cédant à une heureuse inspiration, il s'écrie de toutes ses forces : « A moi, grenadiers, tue ! tue ! .... » Les défenseurs de l'ouvrage, intimidés, prennent la fuite, et le brave lieutenant se trouve maitre de l'ouvrage sans coup férir. Il demande des travailleurs : on lui envoie 200 hommes des régiments de la Brosse et d'Alsace.

Mais les assiégés, à la lueur de plusieurs pots

à feu, avaient reconnu le petit nombre des Français et envoyaient du monde pour reprendre la place d'armes ; au moment où ils franchissaient le parapet, une décharge à bout portant leur tua vingt hommes et le reste prit la fuite.

Le sergent La Violette prend Bruxelles.

Le régiment du Dauphin ouvrit la campagne de 1746 par le siège de Bruxelles, qu'il investit du côté du faubourg de Scarbeke et dont la prise fut due en grande partie au sergent de grenadiers La Violette. Ce brave sous-officier se présente à la brèche avec quatre grenadiers, faisant signe aux assiégés de ne pas tirer. Ceux-ci le prennent pour un parlementaire et cessent le feu. La Violette profite de leur erreur, s'avance, les amuse et, suivi peu à peu par les grenadiers de deux compagnies cachées dans les tranchées, finit par s'emparer de l'ouvrage à cornes. La garnison parvint à le reprendre, mais elle avait été intimidée et elle capitula le même jour. Le maréchal de Saxe convint que c'était La Violette qui avait prit Bruxelles et le fit officier.

Le grenadier Emieux au combat dans les gorges de la Lintz.

Le 16 prairial an IV (4 juin 1796), la 30e demi-brigade à l'armée de Sambre-et-Meuse se distingua au combat livré dans les gorges de la Lintz. Emieux, grenadier au 1er bataillon, s'y fit remarquer entre tous. Un escadron ennemi, chargeant en fourrageurs, fond sur la 2e compagnie de son bataillon qui ayant déjà perdu beaucoup de monde,

recule sous le choc et cède du terrain ; blessé, le capitaine de cette compagnie allait tomber entre les mains des Pandours. EMIEUX s'élance seul ; de son corps, il fait un rempart à son chef, détourne avec son fusil les coups de sabre qu'on essaie de lui porter et force les cavaliers à la retraite. Au moment où, justement fier de sa belle action, EMIEUX rejoignait ses camarades, plusieurs hussards s'élancent à sa poursuite ; mais ce brave soldat, dont le sang-froid égale la bravoure, étend mort à ses pieds un des hussards qui le serrait de trop près et, par suite de son attitude énergique, force les autres à prendre la fuite.

Le commandant Gibassier au blocus de Mayence.

Extrait des états de service de commandant GIBASSIER, chef du 2e bataillon de la 30e demi-brigade :

« Le 3 fructidor an IV, contre une sortie de Mayence sous Maynbishossheim, après des efforts étonnants, son bataillon cerné est près de succomber au nombre ; il saisit un drapeau, ranime sa troupe en montrant le 1er bataillon également cerné qu'il fallait délivrer, la rallie, rétablit le combat, culbute l'ennemi et se joint au 1er bataillon pour nettoyer la plaine .... »

La 30e au pont de Neuwied.

Jourdan, général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, avait franchi le Rhin à Neuwied, après le combat d'Altenkirchen (4 juin) et était venu

prendre position derrière la Lahn ; il avait laissé au blocus d'Ehrenbreisten la division Bonnard à laquelle appartenaient deux bataillons de la 30e ; le 3e bataillon de cette demi-brigade était resté à Cologne.

Le but de Jourdan était d'attirer à lui les forces de l'archiduc Charles et de faciliter un mouvement offensif à l'armée de Rhin-et-Moselle commandée par Moreau. Ce plan, combiné entre les deux généraux, réussit en partie ; mais l'armée de Sambre-et-Meuse, trop faible pour contenir les forces qu'elle avait attirées contre elle, dût lever le blocus d'Ehrenbreisten et repasser le Rhin.

Le 19 juin, la retraite s'effectue par le pont de Neuwied. La 30e, considérée à juste titre comme une des plus braves de l'armée de Sambre-et-Meuse, est à l'arrière-garde, avec la cavalerie, sous le commandement de Bernadotte. Chargés de protéger le passage des quatre divisions Bernadotte, Championnet, Grenier et Bonnard, ses deux bataillons placés, l'un dans la tête de pont, sur la rive droite, l'autre dans l'île qui divise le cours du Rhin, reçoivent avec une telle vigueur les premières attaques de l'ennemi que, malgré les forces considérables qu'il avait fait sortir de Mayence, ce dernier n'osa pas insister malgré les avantages qu'il pouvait retirer de cette situation.

Le lieutenant Plaige sauve les bagages de l'armée.

L'armée de Sambre-et-Meuse battait en retraite devant les forces considérables qu'amenait le prince Charles pour débloquer Mayence. Des partisans ennemis la harcelaient sans cesse.

Le 29 fructidor an IV (15 septembre 1796), le prince Hischterisl, à la tête d'un corps de partisans, composé d'un régiment de cavalerie, d'un bataillon d'infanterie et de deux pièces de canon, cherche à enlever les bagages de l'armée et ceux du quartier général établi à Lofurt; la garde de ces bagages était confiée à une compagnie de grenadiers de la 30e commandée par le lieutenant PLAIGE (Jean-Baptiste). Le lieutenant PLAIGE sut, par son habileté, suppléer au nombre. Il fait rapidement filer le convoi, s'établit avec sa troupe à l'entrée d'un étroit défilé, engage un combat qu'il fait traîner en longueur, et, par sa courageuse résistance, donne aux équipages le temps de gagner six heures de marche; à la nuit tombante, victime de son dévouement, il est fait prisonnier de guerre avec ce qui restait de sa compagnie, mais les bagages de l'armée et du général en chef étaient sauvés. PLAIGE fut tué comme chef de bataillon à la Moskowa.

Présence d'esprit du lieutenant Cherrier.

Sur la fin de la campagne de 1798, en Italie, la division Macdonald, dans laquelle comptait la 30e, faisait partie du corps opérant aux environs de Rome et occupait les hauteurs de Magliano. Dans la nuit du 2 décembre 1798, le lieutenant CHERRIER (Charles-Nicolas), de garde au parc, aperçut une colonne estimée à environ 4,000 Napolitains qui, ayant surpris Otricoli, s'avançaient sans bruit pour tourner nos positions. Il en donne immédiatement avis au général en chef, mais les secours n'arrivent pas, le temps est précieux et il n'y a pas d'artilleurs au parc. Le

lieutenant Cherrier n'hésite pas ; il force un caisson, fait charger plusieurs pièces et tire à toute volée sur la colonne ennemie qui, surprise par cette brusque attaque et trompée par l'obscurité, suspend immédiatement sa marche. Grâce à ce trait de présence d'esprit, les troupes ont le temps de prendre les armes ; un bataillon de la 30e, lancé par le général en chef lui-même, sur la tête de colonne des Napolitains, oblige ceux-ci à la retraite.

Le capitaine Aberjoux prend une ville, deux canons, deux vaisseaux.

Après la prise de Naples, la 30e, employée à la pacification du pays, rayonne, par détachements, dans toutes les directions, poursuivant les brigands et les partisans soulevés contre nous.

Le 8 ventôse an VII (26 février 1799) une de ces petites colonnes, forte de 200 hommes, sous le commandement du capitaine Aberjoux (Jean-Marie), dans la direction de Citerna, disperse sur son passage et repousse dans la montagne les révoltés napolitains ; puis, apprenant que Citerna est aux mains des insurgés, elle s'y porte aussitôt, entre dans la ville de vive force et s'empare de deux canons. Le port de Citerna, dans le golfe de Gaëte, est à quelque distance de la ville ; deux navires y sont ancrés. A la nouvelle de l'entrée des Français, ils appareillent immédiatement pour gagner la haute mer ; mais le capitaine Aberjoux, prévenu de ce fait, se rend sur le port avec les deux pièces qu'il a prises à l'ennemi, canonne les navires et les oblige à amener leur pavillon. Macdonald voulut

que, par un ordre général, ce brillant fait d'armes fut porté à la connaissance de toute l'armée de Naples et le fit inscrire dans les états de service du capitaine ABERJOUX, ainsi que dans ceux du lieutenant RAMBAUD (Elie) qui éclairait la marche de la colonne et qui, le premier, avait pénétré dans Citerna.

Le sergent Pérusset au passage du Garigliano.

A la fin de mars 1799, la 30ᵉ, faisant partie d'une expédition dirigée contre Gaëte, arrive sur le Garigliano. Ce torrent, grossi par les pluies, était rapide et profond, les insurgés, embusqués sur la rive opposée, s'apprêtaient à en défendre le passage, opération d'autant plus facile qu'ils en avaient détruit le pont. Le sergent PERUSSET (Joseph) s'élance sous le feu de l'ennemi, traverse à la nage, parvient à attacher une corde sur l'autre rive et facilite ainsi le passage à un certain nombre d'hommes qui tiennent les insurgés en échec pendant que la colonne franchit la rivière.

La 30e à la prise de Modène.
(12 juin 1799).

Macdonald, à la tête de l'armée de Naples, s'avançait vers la haute Italie pour faire sa jonction avec l'armée de Moreau qui avait Gênes pour base d'opérations. Le 11, elle marchait sur Modène occupé par un corps d'armée autrichien; la division Olivier, dont faisait partie la 30ᵉ, formait la tête de colonne. L'ennemi essaie de tenir en plaine, mais il est rejeté sur les glacis

de la place où il prend ses dispositions pour nous livrer bataille. Le 12, à la pointe du jour, la division Olivier l'attaque en trois colonnes. Un bataillon de la 30e était chargé d'enlever la porte San-Antonio. La ligne ennemie est enfoncée, la compagnie de grenadiers s'élance à la poursuite des Autrichiens au moment où ils franchissaient le pont-levis et, avant qu'ils aient le temps de refermer la porte et de relever le pont, un sergent place son fusil avec autant d'adresse que de courage entre les deux vantaux, en empêche la fermeture et facilite ainsi les dispositions à prendre en vue de faire sauter cette porte de la ville.

Le général de division Olivier, qui signale le fait dans son rapport, a malheureusement omis de nous transmettre le nom de ce brave grenadier. Nous savons du moins que le détachement de grenadiers qui se jeta le premier sur la porte San-Antonio était commandé par le sous-lieutenant Pérusset qui s'était distingué peu de temps avant, comme sergent, au passage du Garigliano. Aussitôt la porte enfoncée, Pérusset, avec ses grenadiers, pénètre dans la ville, fait la garde de la porte prisonnière, monte sur le rempart, oblige six compagnies commandées par un major à déposer les armes, s'empare de quatre bouches à feu et facilite ainsi le succès de nos colonnes d'attaque qui pénètrent dans la ville et en chassent l'ennemi.

Le capitaine Dubourg sauve la vie au général en chef Macdonald.

Après la prise de Modène, sur la fin du combat, Macdonald, accompagné seulement de quelques

sant passer comme l'avant-garde d'une troupe importante, le somme de déposer les armes ; celui-ci, trompé par tant d'audace, se constitue immédiatement prisonnier. A la fin de la journée LAFFITE, plein d'un légitime orgueil, ramenait triomphalement au camp général 6 officiers et 264 hommes.

Le czar Alexandre Ier goûte la soupe du 30e.

Quelques jours après la bataille de Friedland et pendant les négociations en vue de la paix, les armées françaises et russes étaient concentrées autour de Tilsitt; l'empereur Napoléon et le czar Alexandre prenaient plaisir, en témoignage d'estime et d'amitié, à se montrer réciproquement leurs troupes, Le 29 juin 1807, Napoléon, accompagné du czar Alexandre et du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, passa une grande revue au cours de laquelle il fit manœuvrer en sa présence toutes les troupes du 3e corps, placé sous les ordres du maréchal Davout. Après la revue, les trois souverains visitaient les cantonnements ; Alexandre s'extasiait sur le parti que le génie inventif du soldat français savait tirer des moindres ressources et, en particulier, il admirait l'aspect des cuisines dont l'ordonnance, dit l'auteur anonyme de l'itinéraire du quartier impérial, aurait flatté l'œil d'un Parisien. Le Czar se trouvait alors au milieu des cuisines du 30e, il voulut en goûter la soupe ; puis avisant un soldat occupé à confectionner un plat de sa façon, il voulut également y goûter. L'auteur cité plus haut ne dit pas s'il le trouva bon, mais du moins il raconte qu'il demanda au cuisinier le nom de

ce plat. Le soldat, sans se troubler, répondit: « Mon Empereur, c'est de la ratatouille. » Cette réponse donna beaucoup à rire à l'empereur Alexandre qui fit remettre aussitôt cent ducats à la compagnie à laquelle appartenaient la cuisine et le cuisinier.

TABLEAU N° 1.

NOMS DES COLONELS DU 30e

DE 1817 A 1887.

DE LA RAINVILLE (1617-1621).
DE MÉNILLET (1621-1635).
DE COCHEREL DE BOURDONNÉ (1635-1646). — Grièvement blessé, à la tête du régiment, au siège de Dôle (1638) et au siège de Saint-Omer (1628),
CHEVALIER DE BARBEZIÈRES DE LA ROCHE-CHÉMERAULT (1646-1648), blessé à la tête du régiment, au combat de Civitale (1647).
LANGRES DE REYMONT (1648-1651).
COMTE D'ESTRADES (1651-1661).
COMTE DE SAINT-LIEU (1661-1667). — Tué à la tête du régiment, au siège de Berghes (1667).
MARQUIS DE LIGNIÈRES (1667-1669). — Mort des suites de blessures reçues au siège de Candie (1669).

Régiment du Dauphin.

DE FISICAT (1669-1671).
MARQUIS DE BÉRINGHEN (1671-1674). — Tué par un boulet de fauconneau au siège de Besançon (1674).
MARQUIS D'HUXELLES (1674-1694).
MARQUIS DE MONTBERON (1694-1704).
DE ROCHECHOUART COMTE DE MAURE (1704-1710).
DE CLERMONT-TONNERRE, MARQUIS DE CHASTES (1710-1734). — Blessé mortellement à la bataille de Guastalla (1734) au moment où il venait d'être nommé maréchal de camp.
DE CLERMONT-TONNERRE, COMTE DE CHASTES (1734-1734).
COMTE DE MAILLEBOIS (1734-1744).
MARQUIS DE CHOISEUL-MEUSE (1744-1746).

De Montmorency-Luxembourg, marquis de Bréval (1746-1748).
Comte de Gramont (1748-1755).
Marquis de Boufflers (1755-1762).
Marquis du Roure (1762-1770).
De Quélen, duc de Saint-Mégrin (1770-1775).

Régiment du Perche.

Marquis de Gontaut-Saint-Geniez (1775-1780).
Marquis d'Epinay-Saint-Luc (1780-1788).
Comte de la Ferté-Sennectere (1788-1791).

30e régiment d'infanterie (Premier du nom).

De Beaudré (1791-1792).
Tennet de Laubadère (1792-1793).
Dumas (1793-1796).

30e demi-brigade d'infanterie de ligne.

D'Arnaud (1796-1800). — Blessé à la tête du régiment le 20 août 1796, sous Mayence; nommé général de brigade, le 12 messidor an VII.
Valterre, baron de Saint-Ange (1800-1803). — Grièvement blessé à la tête du régiment d'un coup de feu au cou au combat de la Volta (1800).

30e régiment d'infanterie (Deuxième du nom).

Valterre, baron de Saint-Ange (1803-1808). — Cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite à la bataille d'Auerstaedt (1806) et au combat de Czarnowo (1806); grièvement blessé à la tête du régiment au combat d'Heilsberg (1807); nommé général de brigade le 29 janvier 1808.
Baron Joubert (1808-1811). — Cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite au combat de Landshut (1809) et à la bataille de Wagram (1809) où il fut blessé; nommé général de brigade en 1811.

Baron Bucquet (1811-1812). — Blessé à la tête du régiment à la bataille de la Moskowa (1812); nommé général de brigade le 23 septembre 1812.

Ramand (1812-1815). — Blessé à la tête du régiment d'un coup de feu à la cuisse droite au combat de Wilhelmsbourg (1814).

Légion de l'Oise.

Baron de Landevoisin (1815-1820).

30e régiment d'infanterie actuel.

Baron de Landevoisin (1820-1830).

Ocher de Beaupré (1830-1831). — Nommé maréchal de camp le 2 avril 1831.

D'Arlanges (1831-1834). — Nommé maréchal de camp le 16 juin 1834.

Brisson (1834-1841). — Nommé maréchal de camp le 26 avril 1841.

Ligneau (1841-1848).

Duval (1848-1852). — Nommé général de brigade le 20 décembre 1852.

Roubé (1852-1857).

Lacroix (1857-1859). — Mort des suites d'une blessure au bas-ventre reçue à la tête du régiment, à la bataille de Solférino (1859).

De la Bastide (1859-1864). — Passé au 3e voltigeurs de la garde en 1864; nommé général de brigade le 24 février 1869.

Taconnet (1864-1868).

Wirbel (1868-1872).

Delloye (1872-1879). — Nommé général de brigade le 26 avril 1879; commande actuellement la 3e division d'infanterie à Amiens.

Bertrand (1879-1887). — Nommé général de brigade le 23 février 1887.

Du Parc de Locmaria (1887).

TABLEAU N° 2.

Armes d'honneur.

NOMS.	GRADES.	RÉCOMPENSES.	OBSERVATIONS.
Blein.	Sergent-maj. Etait capit. en 1810.	Un fusil.	S'est fait remarquer par son courage extraordinaire devant Mayence et Capoue, à la bataille de la Trebbie et à la bataille de Marengo.
Acceptil.	Sergent.	Id.	A la bataille de Marengo, dans une charge à la baïonnette, se sont précipités avec le sergent major Blein, sur un peloton ennemi, lui ont enlevé son drapeau et fait plusieurs prisonniers, dont un officier.
Morillon.	Id.	Id.	
Groumelle.	Caporal.	Id.	
Crubit.	Sergent.	Id.	S'est particulièrement distingué dans les campagnes de 1796 a 1800 ; a fait mettre bas les armes à un peloton ennemi de 22 hommes.

NOMS.	GRADES.	RÉCOMPENSES.	OBSERVATIONS.
Crancey.	Sergent.	Un fusil.	A fait à lui seul, dans une affaire d'avant-garde, un grand nombre de prisonniers.
Kerveiller.	Id. Mort lieuten. à Iéna.	Id.	A servi avec distinction aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, d'Italie, de Rome et de Naples, s'est fait particulièrement remarquer à la bataille de la Trebbie et à la bataille de Marengo.
Renault.	Sergent.	Id.	Brillante conduite à Marengo.
Bourdet.	Soldat.	Id.	Dangereusement blessé à la bataille de Marengo, manifestait ses regrets de quitter le champ de bataille.
Burdet.	Id.	Id.	A franchi le premier les revêtements d'une redoute ennemie.
Roccis.	Sergent-maj., mort sous-lieutenant à Friedland.	Un sabre.	S'est distingué à l'armée d'Italie (1798 à 1800).

TABLEAU N° 3.

Légion d'honneur.

DATES.	NOMS.	GRADES.	GRADES dans la Légion d'honneur.
	30e régiment d'infanterie. (Deuxième du nom.)		
5 novembre 1804.	Joubert.	Capitaine.	Chevalier.
Id.	Pérusset.	Id.	Id.
Id.	Carrière.	Lieutenant.	Id.
Id.	Jund.	S.-lieut.	Id.
Id.	Mazier.	Id.	Id.
Id.	Chassagne.	Serg.-maj.	Id.
Id.	Girardot.	Id.	Id.
Id.	Lecerf.	Id.	Id.
Id.	Bordarier.	Sergent.	Id.
Id.	Brésillon.	Id.	Id.
Id.	Collon.	Id.	Id.
Id.	Houtin.	Id.	Id.
Id.	Martialet.	Id.	Id.
Id.	Mousset.	Id.	Id.
Id.	Legentil.	Caporal.	Id.
Id.	Poncelet.	Id.	Id.
14 mars 1806.	Gautron.	Capitaine.	Id.
Id.	Aulard.	Lieutenant.	Id.
Id.	Colomb.	Sergent.	Id.
Id.	Dalibert.	Id.	Id.
Id.	Moreau.	Id.	Id.
Id.	Buisson.	Caporal.	Id.
Id.	Forme.	Id.	Id.
Id.	Baré.	Grenadier.	Id.
14 avril 1807.	Amiet.	Capitaine.	Id.
Id.	Berthier.	Id.	Id.

DATES.	NOMS.	GRADES.	GRADES dans la Légion d'honneur.
14 avril 1807.	Dumesnil.	Capitaine.	Chevalier.
Id.	Peychers.	Id.	Id.
Id.	Pluchet.	Id.	Id.
Id.	Sauton.	Id.	Id.
Id.	Richard.	Lieutenant.	Id.
Id.	Jacquemin.	Chir.-maj.	Id.
Id.	Morin.	Serg.-maj.	Id.
Id.	Dérigny.	Sergent.	Id.
Id.	Herbin.	Id.	Id.
Id.	Lingrand.	Id.	Id.
Id.	Mignard.	Id.	Id.
Id.	Capy.	Grenadier.	Id.
Id.	Porcher.	Id.	Id.
Id.	Patureau.	Voltigeur.	Id.
Id.	Bertheraud.	Fusilier.	Id.
1er octobre 1807.	Duval.	S.-lieut.	Id.
Id.	Marie.	S.-lieutenant (retraité).	Id.
Id.	Roland.	Serg.-maj.	Id.
Id.	Magnant.	Sergent.	Id.
Id.	Marson.	Id.	Id.
Id.	Pouzol.	Id.	Id.
Id.	Carreau.	Caporal.	Id.
Id.	Varrer	Fusilier.	Id.
12 octobre 1812.	Witas.	Chef de bat.	Id.
Id.	Vergniaud.	Cap. adj.-maj.	Id.
Id.	Blain.	Capitaine.	Id.
Id.	Christophe.	Id.	Id.
Id.	François.	Id.	Id.
Id.	de Huis.	Id.	Id.
Id.	Charbonnier.	Id.	Id.
Id.	Regnault.	Id.	Id.
Id.	Rousseau.	Id.	Id.
Id.	Solirenne.	Id.	Id.
Id.	Verd Saint-Julien.	Id.	Id.
Id.	De Champrouct.	Adj.-maj.	Id.
Id.	Ronin.	Id.	Id.
Id.	Clapier.	Lieutenant.	Id.

DATES.	NOMS.	GRADES.	GRADES dans la Légion d'honneur.
12 octobre 1812.	Boucher.	Lieutenant.	Chevalier.
Id.	Clocher.	Id.	Id.
Id.	Laurent.	Id.	Id.
Id.	Rosset.	Id.	Id.
Id.	Tricker.	Id.	Id.
Id.	Durieux.	S.-lieut.	Id.
Id.	Chertier.	Adjudant.	Id.
Id.	Garon.	Tamb.-maj.	Id.
Id.	Fromageot.	Sous - porte - aigle.	Id.
Id.	Laroche.	Sous - porte - aigle.	Id.
Id.	Carré.	Sergent.	Id.
Id.	Farcay.	Id.	Id.
Id.	Gros.	Id	Id.
Id.	Léger.	Id.	Id.
Id.	Montbrun.	Id.	Id.
Id.	Robin.	Id.	Id.
Id.	Darlot.	Grenadier.	Id.
Id.	Mars.	Id.	Id.
Id.	Valtat.	Id.	Id.
Id.	Burat.	Voltigeur.	Id.
Id.	Gruet.	Id.	Id.
Id.	Villermot.	Id.	Id.

80e régiment d'infanterie actuel.

10 avril 1823.	Niel.	Serg.-maj.	Chevalier.
Id.	Huet.	Voltigeur.	Id.
23 octobre 1823.	Horric de Beaucaire.	Chef de bat.	Officier.
Id.	Bonnecaze.	Capitaine.	Chevalier.
Id.	Baillot.	Sergent.	Id.
23 mai 1825.	De Landevoisin.	Colonel.	Command.
1er mai 1851.	Duval.	Id.	Officier.
26 décembre 1852.	Blancard.	Capitaine.	Chevalier.
29 décembre 1854.	Roubé.	Colonel.	Command.
16 avril 1856.	François.	Capitaine.	Chevalier.
Id.	Joubert.	Id.	Id.

DATES.	NOMS.	GRADES.	GRADES dans la Légion d'honneur.
16 avril 1856.	Teinton.	Capitaine.	Chevalier.
Id.	Guyot d'Amfreville.	Lieutenant.	Id.
14 mars 1857.	Jaillet.	S.-Lieuten.	Id.
30 décembre 1857.	Merle.	Capitaine.	Id.
30 décembre 1858.	Laforge.	Id.	Id.
25 juin 1859.	Heintz.	Id.	Id.
Id.	Laboria.	Id.	Id.
Id.	Defoy.	Lieutenant.	Id.
Id.	Heim.	Id.	Id.
Id.	Bouché.	S.-Lieuten.	Id.
Id.	Chabord.	Id.	Id.
Id.	Courtin.	Id.	Id.
Id.	Vaxelaire.	Id.	Id.
13 août 1859.	Péré.	Capitaine.	Id.
18 août 1859.	Nicod.	Lieutenant.	Id.
28 décembre 1859.	Lurin.	Id.	Id.
15 août 1860.	Poirat.	Capitaine.	Id.
20 décembre 1860.	Py.	Id.	Id.
12 août 1861.	Allaire.	Id.	Id.
Id.	Chambovet.	Id.	Id.
23 août 1861.	De la Bastide.	Colonel.	Officier.
17 avril 1862.	Quégain.	Capitaine.	Chevalier.
14 juillet 1862.	Faty.	Major.	Officier.
Id.	Hamel.	Capitaine.	Chevalier.
30 décembre 1862.	Sarrou.	Id.	Id.
28 avril 1863.	Boutault de Russy.	Id.	Id.
Id.	Vasseur.	Id.	Id.
1er juillet 1863.	De Toulongeon.	Id.	Id.
30 décembre 1863.	Arnaud.	Id.	Id.
Id.	Mazeroux.	Chef de mus.	Id.
15 mars 1864.	Anziani.	Capitaine.	Id.
Id.	Fleury.	Lieutenant.	Id.
26 décembre 1864.	Hoselle.	Capitaine.	Id.
14 mars 1865.	Verlet-Hanus.	Id.	Id.
7 juin 1865.	Dorange.	Id.	Id.
14 août 1865.	Guichard.	Id.	Id.
29 décembre 1865.	Vidis.	Lieutenant.	Id.
12 août 1866.	Vanlaton.	Id.	Id.

DATES.	NOMS.	GRADES.	GRADES dans la Légion d'honneur.
21 décembre 1866.	Paris.	Capitaine.	Chevalier.
11 août 1867.	Fliniaux.	Chef de bat.	Officier.
28 décembre 1867.	Marcenary.	Lieutenant.	Chevalier.
13 mars 1868.	Taconnet.	Colonel.	Command.
10 août 1868.	Bessac.	Capitaine.	Chevalier.
28 décembre 1868.	Favarger.	Id.	Id.
22 mai 1869.	Petit.	Id.	Id.
11 août 1869.	Fady.	Id.	Id.
24 décembre 1869.	Lucas.	Id.	Id.
29 novembre 1870.	Labarbe.	S.-Lieuten.	Id.
18 décembre 1870.	Bouselle.	Soldat.	Id.
8 février 1871.	Olivier.	Capitaine, décédé.	Id.
Id.	Bonnaire.	Lieut. décédé.	Id.
11 mars 1871.	Foullioy.	Capitaine.	Id.
19 avril 1871.	De Montlivault.	Chef de bat.	Officier.
Id.	De Guillin.	Médec.-major de 1re cl.	Id.
Id.	Le Coroller de la Vieux-Ville.	Capitaine.	Chevalier.
Id.	Froidevaux.	Lieutenant.	Id.
Id.	Despont.	S.-Lieuten.	Id.
Id.	Fogel.	Adjudant.	Id.
24 juin 1871.	Bonnet.	S.-Lieuten.	Id.
8 août 1871.	Bouché.	Capitaine.	Officier.
Id.	Nicod.	Cap.-ad.-maj.	Id.
Id.	Vilazel.	Capitaine.	Chevalier.
Id.	Cristiani.	Lieutenant.	Id.
Id.	Gachet.	Id.	Id.
Id.	Chevalier.	S.-Lieuten.	Id.
28 mars 1872.	Schroër.	Id.	Id.
20 novembre 1872.	Tournier.	Cap.-ad.-maj.	Id.
22 mai 1873.	Verrier.	Capitaine.	Id.
11 octobre 1873.	Douce.	Major.	Id.
23 avril 1874.	Capdeville.	Capitaine.	Id.
20 août 1874.	Jonio.	Cap.-adj.maj.	Id.
3 février 1875.	Richard.	Capitaine.	Id.
3 août 1875.	Ehrmann.	Id.	Id.

DATES.	NOMS.	GRADES.	GRADES dans la Légion d'honneur.
1er mars 1876.	Blank.	Capitaine.	Chevalier.
3 octobre 1876.	Labalme.	Id.	Id.
6 août 1877.	Godard.	Id.	Id.
30 juillet 1878.	Gagelin.	Cap.-ad.-maj.	Id.
12 juillet 1879.	Boisot.	Capitaine.	Id.
3 février 1880.	Flahaut.	Chef de mus.	Id.
12 juillet 1880.	Binet.	Chef de bat.	Officier.
Id.	Bourrier.	Capitaine.	Chevalier.
Id.	Gay.	Id.	Id.
Id.	Mérand.	Id.	Id.
Id.	Perrin.	Id.	Id.
8 juillet 1881.	Clémenson.	Chef de bat.	Officier.
29 décembre 1881.	Thyry.	Capitaine.	Chevalier.
29 décembre 1882.	Bertrand.	Colonel.	Officier.
Id.	Connac.	Capitaine.	Chevalier.
9 juillet 1883.	Grazi.	Id.	Id.
7 juillet 1884.	Prégermain.	Id.	Id.
28 mars 1885.	Imbert.	Cap.-ad.-maj.	Id.
28 décembre 1885.	Sébastiani.	Lieutenant.	Id.
24 juin 1886.	Bourlois.	Chef de bat.	Id.
Id.	Joly.	Lieutenant.	Id.
20 décembre 1886.	Havard.	Capitaine.	Id.
5 juillet 1887.	Hugot-Derville.	Id.	Id.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06278 4718